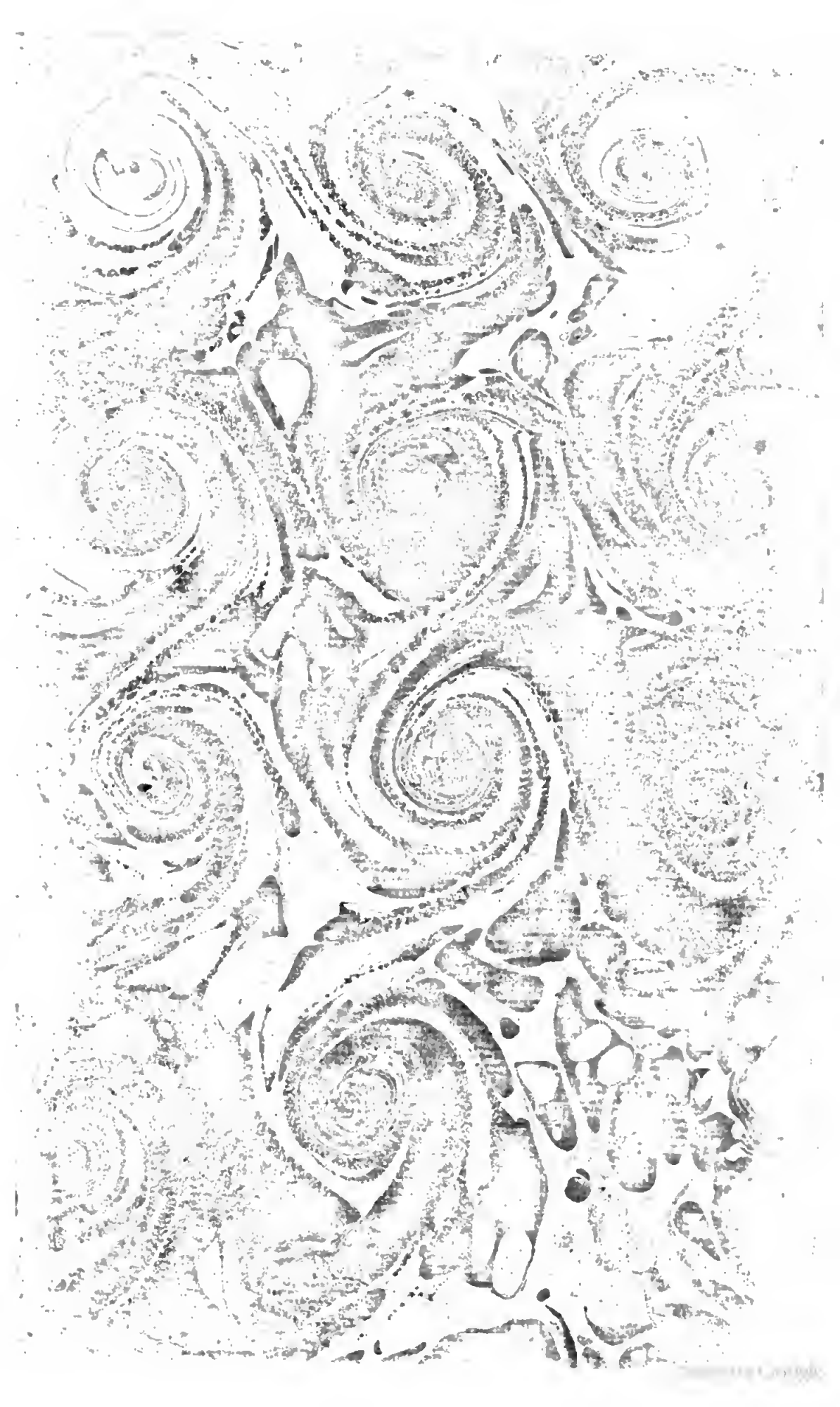
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
10
NAPOLI



37. 7. 6.

1016.7

II Supl. Polit. B 10 N.

VOYAGE

EN

PORTUGAL.

C2780 SEN

VOYAGE

EN

PORTUGAL

A TRAVERS LES PROVINCES

D'ENTRE-DOURO ET MINHO, DE BEIRA,
D'ESTRAMADURE ET D'ALENTEJU,

DANS LES ANNÉES 1789 ET 1790;

CONTENANT des Observations sur les Mœurs, les Usages, le Commerce, les Édifices publics, les Arts, les Antiquités, etc. de ce Royaume.

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE JACQUES MURPHY,
ARCHITECTE.

ORNÉ DE PLANCHES.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAPOLI

A PARIS,
Chez DENNÉ jeune, Libraire, rue Viviene, Maison de l'ancienne Caisse d'Escompte, n°. 41.

1797.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A SOPHIE GIRARDIN VASSY.

JE m'empresse de vous faire hommage de la traduction d'un Ouvrage qui vous a paru digne d'être transporté dans notre langue, et que je dois à une extrême indulgence de votre part pour mes faibles talens. Le public perd infiniment à ce généreux abandon de vos droits; car, à la connaissance de plusieurs langues étrangères, vous joignez toute l'élégance et la pureté de la nôtre : mais fidelle aux préceptes de l'auteur d'Émile dont vous recueillîtes les dernières

leçons pour prix d'une touchante hospitalité, vous trouvez dans vos devoirs de mère un moyen de servir plus utilement votre pays.

Recevez avec mon hommage les assurances de ma reconnaissance et de mon respectueux attachement.

LALLEMANT.

PRÉFACE.

LA plupart des voyageurs qui ont publié leurs observations sur le Portugal, le représentent comme un pays aride pour l'instruction. A peine même lui accordent-ils l'avantage de renfermer quelqu'objet digne de fixer l'attention du philosophe, de l'antiquaire ou de l'artiste; et, il faut en convenir, leurs écrits ne déposent que trop en leur faveur.

Certes, la vérité ne me permettra pas d'avoir recours à la même excuse pour justifier un manque d'intérêt dans mon ouvrage. En effet, s'il n'a pas le

bonheur de plaire au public, ce sera uniquement ma faute, et non celle de la riche contrée que je décris.

Une nation jadis célèbre dans toutes les sections du globe par ses découvertes et par ses conquêtes, dont le sol abonde en productions de toute espèce, ainsi qu'en minéraux précieux, et qui réunit à un commerce aussi étendu qu'important les plus riches colonies du monde; une telle nation, dis-je, doit être une source inépuisable d'instruction pour l'historien, le naturaliste et l'homme d'État.

Laissant aux voyageurs plus exercés que moi le soin d'approfondir les sujets les plus importans, et me concentrant dans la sphère étroite des talens que la nature m'a départis, je me suis

arrêté sur les objets à ma portée, et je les ai décrits sans art et sans méthode.

Ai-je été plus heureux que mes prédécesseurs dans l'art de bien voir et de bien peindre? C'est au public à prononcer. Je remarquerai seulement, d'après toutes les recherches auxquelles je me suis livré, qu'il n'existe pas dans leurs ouvrages un seul article qui corresponde à ceux dont traite le mien, et qu'à l'exception du plan de Lisbonne, aucune des planches qu'il contient ne se retrouve ailleurs.

Les citations qu'on y rencontre sont extraites, pour la plus grande partie, d'écrivains portugais, dont j'ai fait connaître en général les noms. Les omissions que j'ai commises doivent être

attribuées à un défaut de mémoire de ma part, et nullement au dessein de m'approprier le mérite d'autrui.

En rédigeant mes observations, je n'avais point l'intention de les rendre publiques; je voulois seulement me faire un ensemble des mœurs, des usages et de l'état ancien et moderne du Portugal. Mes amis m'engagèrent par la suite à les publier, en m'assurant que le public accueillerait mon ouvrage avec la même faveur qu'il témoigne aux productions des artistes dans tous les genres.

Encouragé par cette assurance, et convaincu en même temps d'avoir fidélement retracé, et ce que j'avais vu, et ce que j'avais entendu, je me suis rendu à leurs instances. Mais je dois

m'empresser de déclarer que, simple narrateur des faits qui m'ont été transmis, et étranger au pays, conséquemment sans nul moyen d'arriver à la vérité, je ne puis être garant de ce que j'avance.

Lorsque mes observations furent rassemblées pour la presse, je trouvai que beaucoup de passages avaient besoin d'être éclaircis, et que d'autres demandaient à être élagués ou même retranchés. L'idée que le public couvrirait de son indulgence les écarts d'une plume qui n'est point exercée à écrire, m'a empêché de les réformer, ainsi qu'on émonde les branches superflues d'un arbre.

Je m'empresse de reconnaître ici les obligations infinies que j'ai au très-

honorable William Burton Conyngham, dont l'amitié et la munificence soutenues m'ont facilité les moyens de recueillir les matériaux de cet ouvrage, et principalement ceux qui m'ont servi à faire la description du monastère royal de *Batalha*.

MURPHY.

TABLE

DES ARTICLES

Contenus dans ce premier Volume.

Traversée et arrivée en Portugal, pag. 1

La rivière de Douro, 4

Oporto, 9

Journal d'un voyage de sept jours d'Oporto à Batalha, 28

Coimbre, 40

Monastère royal de Batalha, 52

Entrée principale du monastère, 56

Salle du Chapitre, 58

Mausolée du roi Emmanuël, 59

Le Roi Jean premier, 81

Le Prince Pierre, 95

Le Prince Henri, 98

Don Jean, pag. 105
Don Ferdinand, 106
Le Roi Édouard, 109
Le Roi Jean second, 111
Leyria, 118
Marinha la Grande, 133
Détails relatifs à la manière d'élever les Abeilles en Portugal, 135
Monastère royal d'Alcobaça, 141
Don Pèdre et dona Inès de Castro, 181

Fin de la Table du premier Volume.

AVIS AU RELIEUR

POUR LE PLACEMENT DES PLANCHES.

TOME I.

PLANCHES I. Vue du comptoir anglais à Oporto, *en regard de la page* 18
II. Vue d'un caravanserai, 30

TOME II.

III. Plan général de la ville de Lisbonne, 1
IV. Vue des principales rues modernes de cette ville, 27
V. Une vue de la douane et de la bourse de Lisbonne, 31
VI. Inscriptions arabes, 39
VII. Inscriptions romaines, 87
VIII. Un paysan d'Alenteju ; une marchande de fruit de Lisbonne; une femme de Beira, 115
IX. Un marchand portugais avec sa femme et sa servante, 117
X. La danse du fandango, 128

PLANCHES XI. Vue d'un ancien bain à Cintra, 183
XII. Copie d'une inscription en samskrit, trouvée à Cintra, 230
XIII. Fragmens d'antiquités romaines, trouvés à Béja et à Evora, 270
XIV. XV. Inscriptions anciennes, trouvées à Béja, 274
XVI. Vue de l'aquéduc de Q. Sertorius à Evora, 278
XVII. Vue de la maison du même à Evora, 279
XVIII. Vue du temple de Diane à Evora, 283
XIX. XX. Inscriptions anciennes, trouvées à Evora,
XXI. Une inscription ancienne et deux modernes, trouvées à Evora, 286
XXII. Inscription arabe, trouvée à Evora,
XXIII. Vue intérieure d'un charnier à Evora. 287

ERRATUM.

Page 178, *ligne* 10, *lisez* où les Eskimaux.

VOYAGE

VOYAGE
EN
PORTUGAL.

LE 27 décembre 1788, je fis voile de Dublin, à bord d'un bâtiment marchand chargé pour *Oporto*. Dans la matinée du septième jour de notre départ, nous découvrîmes les montagnes de *Vianna*, qui s'élèvent à l'extrêmité nord du Portugal. A quelques milles au sud de ces montagnes se présenta à nous la ville de *Conde*. Notre capitaine dirigea alors sa route sur une rangée d'arches, restes d'un ancien aquéduc. Le mouvement du vaisseau ne nous permit pas de les compter ; mais le capitaine nous assura qu'elles étaient au nombre de plus de trois cents, et son assertion ne nous parut point exa-

gérée d'après ce que nous vîmes de leur étendue.

Le soir du même jour, nous trouvant proche la barre d'*Oporto*, nous fîmes le signal ordinaire pour nous procurer un pilote. Un bateau garni de huit rameurs, soit blancs, soit noirs, ne tarda pas à nous accoster. Il portait deux pilotes brévetés qui nous apprirent, à notre grand regret, que nous serions obligés de tenir encore la mer jusqu'au lendemain, l'heure de traverser la barre étant passée. Dans le même moment, nous fûmes atteints d'un vent très-fort qui souleva la mer à la hauteur des montagnes. Un des pilotes qui était resté à bord, voyant la tempête augmenter, se décida de très-bonne heure, dans la matinée du jour suivant, à nous conduire vers la barre, où plusieurs bateaux vinrent nous prêter assistance.

La nature a intercepté presque toute communication entre *Oporto* et la mer. Le canal, dans quelques endroits, n'a

pas le double de la largeur d'un vaisseau, et il est si rempli de sinuosités, qu'il faut beaucoup d'habileté pour le franchir avec sûreté, même dans un temps calme. D'après la tempête que nous éprouvions, la scène redoublait donc de périls, et demandait une réunion de tous nos efforts pour vaincre les obstacles que les rochers, les bancs de sable et les vagues opposaient à notre entrée. La rivière de *Douro* que des pluies continuelles avaient fait sortir de son lit, nous offrait une difficulté de plus à surmonter, vu sa rapidité estimée de neuf milles par heure. Il est plus aisé de concevoir que de décrire la lutte qui s'établit entre ce courant et les flots de l'Océan, lorsque leurs eaux viennent à se rencontrer à l'embouchure de la rivière, et cherchent à se frayer un passage par un canal étroit.

Vers les cinq heures du soir, nous traversâmes ce nouveau charybde, avec la perte d'une seule ancre, et nous ar-

rivâmes vis-à-vis d'un couvent de l'ordre de Saint-Antoine, situé à environ un mille de la rivière. Un navire qui avait entrepris d'imiter notre exemple, fut mis en pièces presqu'à nos côtés. Tout l'équipage heureusement se sauva, quoiqu'avec beaucoup de difficultés.

La rivière de Douro.

Les bords de la partie *sud* du Douro, aussi loin que la vue peut s'étendre, sont parsemés de couvens et de maisons de campagne habitées par de riches particuliers. Les bosquets et les jardins qui les accompagnent, respectés par l'hiver, forment un spectacle bien intéressant pour le voyageur des contrées du nord. L'oranger, qui peut à juste titre être considéré comme l'emblème de la reconnaissance, y surpasse en beauté tous les autres arbres.

« Il étale à la fois et sa fleur et son fruit,
Prodigue de ses dons sans cesse il reproduit »:

Le charme du paysage et la douce température de l'air comparés à la nudité des arbres et au froid perçant du pays que nous venions de quitter rendaient notre transition vraiement délicieuse.

A l'exception du Tage, le *Douro* est la plus grande rivière du Portugal. Il prend sa source près de *Soria* dans la Vieille-Castille, et après un trajet d'environ cent vingt lieues, il se jette dans l'Océan occidental. En approchant de la mer, il dirige son cours vers une vallée formée par l'opposition de deux énormes montagnes. La profondeur de ses eaux y permet aux bâtimens marchands les plus considérables de mouiller le long de ses bords. La rapidité du courant nous empêcha, pendant trois jours, de recevoir la visite des préposés de la douane, visite avant laquelle il est défendu à qui que ce soit de descendre à terre, sous peine d'emprisonnement. Ces visites ont un double but;

le premier de rechercher et de confisquer les marchandises de contrebande, le second d'examiner et de constater l'état de la santé des passagers. Dans la soirée du quatrième jour, trois officiers montèrent à notre bord, accompagnés d'un interprète qui, d'un ton d'autorité, ordonna à tous ceux qui avaient du tabac ou du savon (1) d'en faire une exacte déclaration, commandement auquel on s'empressa d'obéir; mais comme notre capitaine respectait les loix du pays, il n'avait pas permis qu'on embarquât des marchandises prohibées à son bord, à l'exception d'une petite quantité de celles indiquées ci-dessus qui, servant à notre usage particulier, ne fut conséquemment pas saisie.

Je dois dire, à la louange de ces officiers, qu'ils remplissent leurs devoirs avec une si grande honnêteté, que leur

(1) L'importation de ces articles, en quelque quantité que ce soit, est absolument prohibée.

visite ressemble plus à une visite d'amitié qu'à une fouille de commis. Les voyageurs qui ont passé par les mains des employés de la douane anglaise auront de la peine à concevoir qu'il existe de l'honnêteté parmi les hommes de cette classe. Feu le marquis de Pombal, à son arrivée comme ambassadeur à la Cour d'Angleterre, fut si maltraité par une troupe de ces messieurs qu'il en conçut une haine profonde contre les loix fiscales de ce pays, haine qu'il a conservé toute sa vie. On croit même généralement que de-là seul provinrent les réglemens qu'il fit par la suite concernant le commerce des vins d'Oporto, et où les intérêts du comptoir anglais établi dans cette ville ne furent nullement ménagés.

La visite des commis achevée, nous attendions celle du médecin, lorsque, se trouvant indisposé, il nous envoya son représentant. La première opération de ce fils illégitime d'Esculape fut de

commander à toutes les personnes du bâtiment de monter sur le pont, tandis qu'il les inspectait du rivage, où il s'était placé au vent et à la distance d'environ deux cents verges de nous. Je ne pouvais de mon côté m'empêcher de l'inspecter de la tête aux pieds; car pareille figure de médecin n'avait jusque-là frappé ma vue. Il était assez difficile de décider de ses talens par sa toilette, manière aujourd'hui de juger du mérite; car notre docteur paraissait dédaigner le costume empesé de la faculté, telle que la fourrure de marte, la perruque crépée, l'ample chapeau, etc. Son habillement au surplus lui seyait mieux que mal. Il consistait en un bonnet rouge, une jaquette bleue, tant soit peu percée aux coudes, etc. etc. Après un ou deux coup-d'œil, il prit du tabac, et redressant la tête il prononça solemnellement la sentence suivante : *Je certifie que vous vous portez tous bien.* Qu'il dût cette connaissance, soit à la perspicacité

de son esprit, soit à celle de ses organes visuels, ou qu'il eût tout simplement deviné la chose, il n'en est pas moins certain qu'Hippocrate lui-même n'eût pas mieux jugé.

Oporto.

Le 18 janvier 1789 au soir, les passagers consistant en deux Étudians destinés pour l'université de Salamanque, et moi, nous fûmes conduits à *Oporto* dans une auberge anglaise où nous établîmes notre résidence. La première chose qui se présente à l'observation d'un étranger à son arrivée à *Oporto* est l'extérieur dévot des habitans. La religion y semble leur unique affaire. Le jour, l'attention est attirée par le son des cloches, le mouvement des processions et les prières des moines; la nuit, le sommeil est interrompu par le champ des hymnes.

Oporto est la seconde ville du Por-

tugal pour l'étendue, la population et le commerce. Il est situé à environ une lieue et demie de la mer, sur le penchant d'une colline, et dans la partie nord de la rivière de *Douro*. Les maisons s'élèvent graduellement les unes au-dessus des autres, comme les gradins d'un amphithéâtre. Le fleuve majestueux qui coule dans la vallée est couvert de navires et de bateaux. On peut le comparer à un vaste théâtre où des milliers d'acteurs jouent tous les jours aux frais du commerce. Au-delà se projette une montagne considérable qui termine la vue, et présente une scène non moins vivante, où tous les plus beaux effets de la perspective et du coloris sont parfaitement rassemblés. Ce sont des jardins, des bois, des vignobles, des maisons de campagne, des couvens, etc.

Suivant quelques antiquaires, le nom de cette ville dérive de celui de *Calle*, par lequel les Romains la désignaient. Selon d'autres, il provient du nom du

fondateur, supposé par eux être *Gételus*, fils de *Cécrops*, roi de l'Attique ; la ville fut appelée ensuite *Portus Getelus*, d'où ces étymologistes font venir le mot de *Portu-gal*. Mais d'après André Résendius, écrivain très-savant, ce royaume paraît tirer son nom du havre ou port de *Gale*, place d'une origine un peu obscure et située sur une élévation qui domine la rivière de *Douro*. On dut à des pêcheurs la connaissance du havre ; et comme le poisson était abondant dans le voisinage, on y accourut de toutes parts, et insensiblement il s'y forma un établissement. Devenu avec le temps une ville riche et peuplée, on lui donna le nom de *Portugal*, qui depuis s'est étendu à tout le royaume. C'était l'opinion d'*Osorio*, et ce fut aussi celle du *Camoëns*, à en juger par le passage suivant :

« Ce port qui se courbe en demi-
» cercle pour recevoir les eaux de l'O-
» céan, s'énorgueillit avec raison d'avoir

» donné le nom de Portugal au sol qui » l'a vu naître ». *Lusiade.*

Après nous être perdus avec les étymologistes dans l'antiquité des temps, et avoir recherché comment ce royaume a pris le nom de *Portugal*, il ne sera peut-être pas inutile d'observer que, composé d'une grande partie de l'ancienne *Lusitanie*, on le distingue souvent aussi par ce nom. Nous emploierons donc indifféreinment les mots de *Portugal* et de *Lusitanie* dans le cours de cet ouvrage, ainsi que l'ont fait tous les écrivains qui nous ont précédés.

Oporto, comme la plupart des villes anciennes, a le défaut d'être resserré, et en même temps si irrégulier, qu'à peine y trouve-t-on une maison à angles droits ; ce qui conduit naturellement le voyageur à soupçonner que la quarante-septième proposition du premier livre d'Euclide n'y a jamais été connue. Les maisons qui forment les enceignures des rues étant disposées oblique-

ment donnent la même apparence à celles adjacentes, chacune suivant la courbe décrite par sa voisine. Ainsi, comme l'on voit, tout n'est que rhomboïdes et trapèses, défaut qu'on eut pu éviter dans le principe en perdant un peu de terrein ; mais il n'existe pas beaucoup de villes en Portugal qui voulussent faire le sacrifice de quelques pieds de leur propriété à l'objet auquel Pythagore sacrifia autrefois cent bœufs.

La plupart des rues d'Oporto sont si escarpées que les passans ont plutôt l'air de grimper que de marcher. Cet inconvénient, il est vrai, est compensé par la propreté dont les habitans sont redevables à la nature et non à la police ; car, dans les temps de pluies, qui ne laissent pas que d'y être fréquens, les eaux des montagnes voisines se déversent en torrens, et entraînent toutes les immondices de la ville. D'ailleurs, point de lumières le soir dans les rues, ex-

cepté celles des lampes placées devant les chapelles des Madones.

Les maisons, vues à une certaine distance, présentent une assez belle apparence. Elles le doivent à la couleur de leurs matériaux, au peu d'élévation des toîts et à la rareté des cheminées, espèces de volcans dont le nombre prodigieux dépare si fort nos maisons des climats du nord. Ici, il n'y a de cheminée que pour la cuisine, et celle-ci est toujours placée dans l'attique.

Les églises sont de vastes et lourdes masses dénuées entièrement de tout ce qui constitue la belle architecture. La leur tient le milieu entre les ordres teutonique et toscan. Les matériaux en sont excellens, et ce qui a trait à la maçonnerie n'est pas sans mérite. On aura de la peine à se figurer toutes les richesses qu'elles renferment. Les colonnes, les autels, etc. quoique d'un mauvais genre, sont couverts de dorures. L'or en effet sert merveilleusement à

cacher un manque de goût ou de science. Les Portugais cependant ont des artistes de mérite ; mais malheureusement ils ne sont point encouragés par le Gouvernement. J'ai connu à *Oporto* un peintre nommé Glama, qui eût fait honneur aux meilleures écoles d'Europe pour peu qu'on eût secondé la nature dans le développement de son génie caché. Natif de Portugal, il avait passé plusieurs années en Italie, où il était parvenu à acquérir une correction de dessin et une pureté de coloris qui indiquaient des talens peu communs. Néanmoins il m'assura qu'il en était presque réduit à mourir de faim, quoiqu'il peignît tout ce qui se présentait à lui, depuis l'enseigne de cabaret jusqu'aux têtes de saints.

Une dame qui a résidé pendant quelques années à Oporto m'a raconté qu'un riche marchand de cette ville, desirant orner ses appartemens de tableaux, s'adressa au *signor* Glama qui se trou-

vait alors en avoir quelques-uns de très-beaux et d'anciens, qu'on l'avait chargé de vendre à un prix fort raisonnable. Le marchand qui se connaissait mieux en vins qu'en tableaux, recula de surprise quand il s'entendit demander vingt portugaises (à-peu-près 900 livres tournois) pour un Corrège. « Vous voulez donc me ruiner, répon» dit-il; j'ai acheté dernièrement pour » le même prix deux tableaux bien plus » grands et nouvellement peints ».

Le signor Glama fut un des artistes employés par le très-honorable William Burton Conyngham, lors de son voyage en Portugal, à copier des *antiques*, morceaux qu'on peut voir dans la belle collection de dessins qu'il a rapportée de ce pays.

L'hôpital-général, s'il était achevé, serait le plus bel édifice d'Oporto. La façade devait consister en un portique à six colonnes de l'ordre dorique, avec un pavillon de chaque côté. Quoiqu'il

se

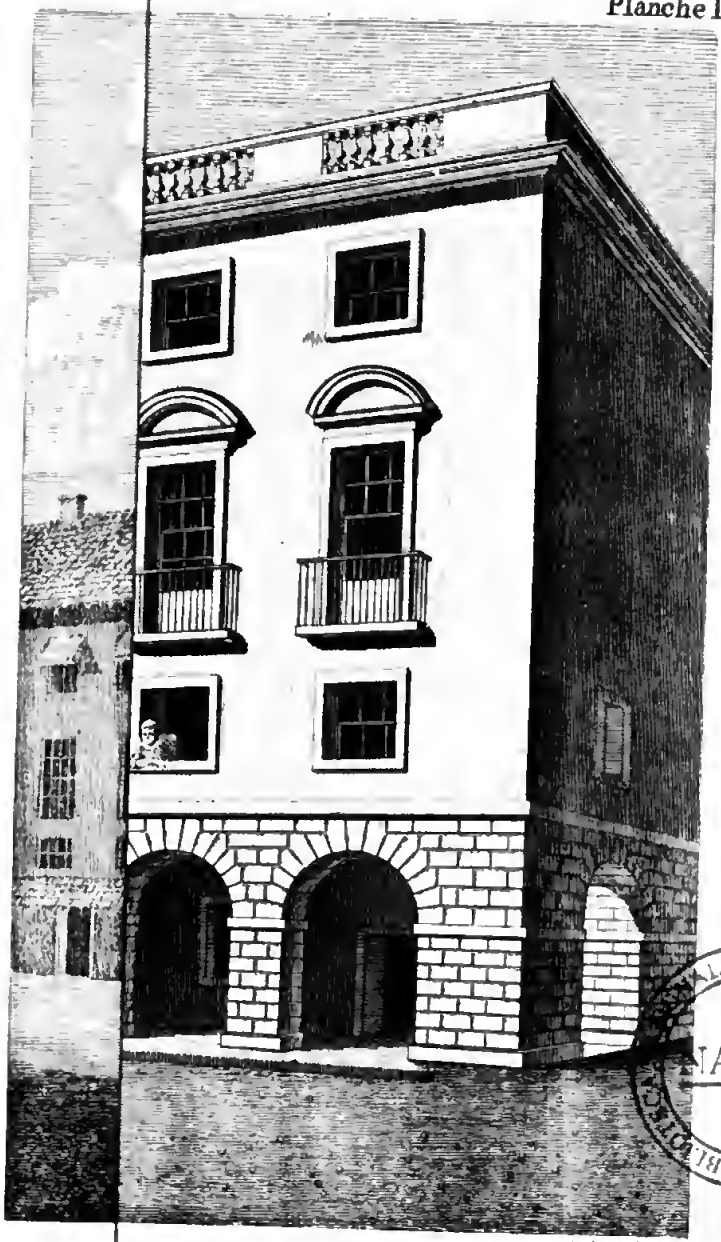
se soit écoulé plus de vingt ans depuis la fondation de ce bâtiment, il n'y a qu'un côté de l'un des pavillons achevé ; le reste ne s'élève qu'à très-peu de pieds de terre, et il restera probablement dans cet état comme une magnifique ruine moderne, et en même temps un exemple de la folie humaine à ne vouloir jamais proportionner les dépenses d'un peuple avec ses revenus. De tous les emplacemens, on ne pouvait pas en choisir un moins économique vû l'inégalité du terrein ; circonstance qui obligea l'architecte à appuyer les côtés, de murs pour le moins aussi massifs que la fameuse muraille qui sépare la Chine de la Tartarie.

Vers le nord-ouest de la ville, et sur une éminence, sont situées les casernes. Elles consistent dans trois rangées d'appartemens petits, mais propres, et d'environ dix pieds de hauteur. En face est la place d'armes qui occupe un espace assez considérable. Le tout est

environné d'un mur, et peut contenir environ cinq cents hommes d'infanterie. L'usage veut, qu'en entrant, on salue la sentinelle. Les déserteurs ne sont pas punis ici de coups; mais on les occupe à des travaux serviles. Nous rencontrâmes une demi-douzaine de ces malheureux, enchaînés deux à deux, et portant sur leur dos des provisions; ce qui pour un Portugais est la plus grande humiliation qu'il puisse recevoir. En effet, braves comme ils sont, les soldats de cette nation ne souffrent qu'avec peine qu'on dégrade ainsi une partie de leur corps que l'ennemi n'a jamais vue. Cette répugnance si honorable s'étend jusqu'aux paysans les plus pauvres qu'on ne rencontre jamais que leurs fardeaux à la main ou sur la tête.

Le plan ci-joint représente la vue d'un bâtiment prêt d'être fini, et destiné principalement à l'usage du comptoir anglais. Le rez-de-chaussée forme la bourse. La pièce au-dessus qui a

Planche I.



Gaitte Sculp.t

PORTO.

cinquante-cinq pieds de long sur trente de large, et comporte sur le devant une rangée de fenêtres, doit être une salle de bal. Ce plan a été exécuté d'après les dessins de M. William Whitehead, écuyer, consul anglais à Porto. Au-dessus de l'acrotoire, et dans la partie la plus élevée de l'édifice, doit être placée une statue, dont le sujet n'est pas encore arrêté par la factorerie anglaise, et qui, probablement, ne le sera encore de quelque temps, les artistes étant, assez ordinairement, les derniers que l'on consulte ici en pareilles circonstances. Nous pensons qu'un bâtiment de cette importance, fait pour donner de la considération au commerce de cette ville, mériterait pour statue l'effigie du prince Henri, le père de la navigation et du commerce du Portugal. On le représente généralement tenant un globe d'une main, et de l'autre une carte, avec l'inscription suivante gravée sur le piédestal: *Talent de bien faire*. L'ingé-

nieux architecte a rempli quatre pages in-folio de calculs qui ne sont rien moins que des équations, pour déterminer de combien de pieds la statue en question doit s'incliner en avant pour être apperçue du spectateur placé à l'extrêmité de la rue. L'histoire ne dit pas que Phidias ait eu recours à l'algèbre lorsqu'il décora Athènes de ses belles statues.

Dans la partie sud de la ville, près l'embouchure de la rivière et sur le bord d'un précipice énorme, est situé un vaste bâtiment qu'on appelle le *Serra*. Sa forme et sa position présentent l'idée de quelque caserne, et la vue de plusieurs drapeaux arborés à ses croisées donnait du poids à ma conjecture, lorsque j'appris que ce n'était qu'un couvent de moines de l'ordre des *Cruzes* qui, ce jour-là, avaient déployé toutes leurs bannières pour honorer la fête de leur saint patron. Mon guide aborda un de ces révérends pères, vêtu d'une robe noire et couvert d'un large chapeau. Il

était monté sur une mule, d'après l'institut de son ordre qui défend à tout membre de la communauté de se montrer à pied en dehors du couvent; de sorte que ces moines forment une espèce de corps de cavalerie ecclésiastique, en général, plus respecté ou du moins qui croit l'être davantage, que le clergé à pied.

Après la douane, les plus grands édifices servant au commerce, sont les magasins de vins. L'un d'entr'eux appartenant à M. Warre, marchand anglais, a cent quarante pieds de long sur quatre-vingt-dix de large. L'intérieur est divisé en trois corridors, au moyen de deux rangées de colonnes en pierre qui s'étendent d'un bout du bâtiment à l'autre. Les tonneaux de vin sont alignés sur deux de hauteur, entre les colonnes et près des murs. On y emploie constamment des ouvriers à mettre les vins en état d'être exportés. Nous trouvâmes-là un vin blanc du crû de la province, qui

est si susceptible des impressions du temps que, lorsqu'il pleut, il devient imbuvable.

J'appris que les marchands portugais faisaient quelquefois usage de la recette suivante, pour corriger l'aigreur de vin. Ils y mettent de l'alkali fixe ou du sel de tartre qui en absorbe l'acidité et lui donne le goût et le bouquet du vin nouveau ; une trop grande quantité d'alkali le ferait tourner. Afin d'éviter cet inconvénient, on commence par faire un essai en petit.

Pour donner au lecteur une idée des exportations annuelles de cette ville, je vais mettre sous ses yeux l'état de celles qui ont eu lieu dans l'année 1789.

35,600 pipes de vin, embarquées pour différens ports de l'Europe et de l'Amérique.

4,989,000 varés (1) de toile, dont la

(1) Vare ou vara, mesure répondant presqu'à une aune.

plus grande partie fut envoyée en Amérique.

40,000 vares de draps chargés pour le Brésil et Lisbonne.

92,000 *covados* (1) d'étoffes de laine, etc. fabriquées à Oporto et dans ses environs.

110,000 douzaines de différentes pièces de poterie.

8,500 pipes d'huile, partie desquelles fut expédiée pour le Brésil.

10,500 caisses de sucre du Brésil.

56,000 *arrobes* (2) de Sumach, tartre, terre à pot, écorces de citrons et bouchons.

1,200 quintaux (3) de baies de laurier.

9,000,000 oranges douces et sûres.

---

(1) *Covado*, mesure qui contient trois quarts d'aune, ou une aune de Flandre.

(2) Poids de 32 livres en Portugal.

(3) Le quintal contient 4 arrobes, ou 128 livres d'Angleterre.

8,000 citrons.

500,000 *vares* de dentelles et autres objets de luxe, envoyés au Brésil.

150,000 *covados* d'étoffes de soie, manufacturées à Oporto, ainsi que dans ses environs, et chargées pour le Brésil.

Quant aux usages et aux mœurs des habitans d'Oporto, mon peu de séjour dans cette ville ne m'a permis d'en prendre qu'une idée superficielle. J'ai pu encore moins juger des femmes; car en général elles ne paraissent en public que lorsqu'elles vont à l'église ou qu'elles en reviennent, ce qu'ordinairement elles réitèrent deux fois par jour, et encore sont-elles entièrement, ou à demi, cachées par un voile blanc. Celles d'entr'elles que j'ai pu voir à visage découvert avaient une complexion pâle, des yeux noirs pleins de feu, mais point de physionomie. En général, les femmes d'Oporto sont plutôt petites que grandes,

et bien faites; mais leur port et leur démarche ont de la grace et de l'aisance.

La taille des hommes répond à celle des femmes; du reste les proportions y sont bien observées. Leur couleur est brune et leur contenance extrêmement réservée. Pleins d'égards pour les étrangers, ils sont très-polis entr'eux; cette politesse même a lieu de la part de la classe la plus riche envers la classe la plus pauvre. Leur habillement d'hiver est moins élégant que chaud. C'est un large manteau qui leur descend jusqu'aux pieds, et leur couvre une partie de la tête.

La plupart des ouvriers employés dans la ville sont natifs de Galice, province d'Espagne, d'où on leur donne le nom de *Galégos*. On dit qu'Oporto seul occupe huit mille de ces hommes industrieux, et tout le royaume, au-delà de cinquante mille. Si ce calcul est exact, ce que je suis fondé à croire, et que

chaque ouvrier économise dix-huit sous par semaine, alors tout le bénéfice du commerce du Portugal passe aux Galiciens; car le montant de ces économies doit produire une somme de cent quatre-vingt-dix mille livres par an que les ouvriers emportent dans leur province. Les voyageurs qui ont observé leur manière de vivre, trouvent cette somme plutôt faible que forte. En effet rien de plus ménager que ces galiciens. Ils sont nourris gratis aux portes des couvens, logés dans des cellules, des cloîtres ou des étables, et vêtus de haillons qu'ils ne quittent jamais. Cependant beaucoup d'entr'eux possèdent de la terre et des maisons dans leur pays où ils retournent à des époques fixes partager avec leur famille le produit de leurs sueurs, et où ils finissent par se retirer aussi-tôt qu'ils ont amassé de quoi vivre exempts de travail, et passer le reste de leurs jours au milieu des douces jouissances de la félicité domestique, et d'une

honnête médiocrité. Nous n'oublierons pas d'observer, à l'honneur de cette portion si utile de l'humanité, qu'il est arrivé très-rarement que l'appât du gain ait porté quelqu'un de ses membres à commettre une action malhonnête.

Je quittai ici mes compagnons de voyage, et pris congé de ma vieille hôtesse, excellente femme, qui n'avait que le seul défaut de crier un peu fort; mais comme ce défaut tenait plutôt aux circonstances qu'au caractère, il était bien excusable dans une pauvre veuve comme elle, luttant contre l'adversité à un âge où les autres achèvent paisiblement leurs jours. Elle n'avait pour toute défense que sa langue; elle s'en servait toutes les fois qu'elle croyait ses droits attaqués, et c'était aussi la seule arme que pût manier une aussi faible créature qu'elle. Comme je lui demandais pourquoi elle ne retournait pas dans son pays natal; « Ah! me répondit-elle, » cette contrée est trop froide pour une

» personne qui a vécu si long-temps
» dans celle-ci; mais quelque chose
» qu'il arrive, j'y repasserai trois mois
» avant de mourir, afin de laisser ma
» cendre dans notre vieille Angleterre».

Journal d'un voyage de sept jours d'Oporto à Batalha.

Janvier 23. Je partis pour Batalha, dans une petite chaise que partagea un jeune Portugais allant à Lisbonne pour faire sa théologie. Ce jeune homme avait été confié à mes soins par un vieux prêtre qui, quoique nullement son parent, s'était chargé de son entretien et de son éducation depuis sa tendre enfance, époque où la mort lui avait enlevé ses père et mère. Les larmes que ce bon vieillard répandit en se séparant de son jeune pupille, la manière touchante dont il le serra dans ses bras en l'embrassant, me donnèrent une haute

opinion de l'humanité du peuple chez lequel je voyageais, et me commandèrent plus de respect pour les vertus de ce digne prêtre que n'eussent pu faire son rosaire et sa grande robe.

Aussi-tôt que nous eûmes traversé le *Douro*, nous fûmes joints par trois autres voitures retournant à Lisbonne. Deux étaient des voitures particulières, la troisième, une chaise de louage qui transportait un habitant de la province de Minho. Celui-ci m'ayant servi de géographe sur la route, je crains que les noms de quelques endroits ne se retrouvent pas sur les cartes portugaises, car il avait la mauvaise prononciation de sa province, qui est un mêlange de portugais et d'espagnol. Nous voyageâmes aussi le premier jour avec quatre ouvriers galiciens, employés par nos conducteurs à tirer leurs voitures et leurs mules des mauvais pas que présentait le chemin. Il est bien extraordinaire, que, si près de la seconde ville

du royaume, on ne rencontre pas une perche de ce qu'on appelle un chemin. Ce n'est pas cependant qu'on n'ait travaillé à en former un, mais les travaux ont été si mal combinés, que le premier orage en a emporté la plus grande partie. Il nous eût été impossible d'avancer sans le secours de ces ouvriers; car nos mules tombaient à chaque instant ou s'enfonçaient dans la boue, et elles y seraient demeurées sans nos efforts réunis. Vers les quatre heures de l'après-midi, mules et muletiers, galiciens et voyageurs, nous atteignîmes *Dos Carvalhos*, tous crottés de la tête aux pieds.

Estalagem dos Carvalhos, ou le Caravanserai des Chênes, distant environ d'une lieue d'Oporto dont nous étions partis à neuf heures du matin, fut le terme de notre première journée. Tandis qu'on nous préparait à dîner, j'esquissai une vue de cet immense Caravanserai qui forme la seconde planche de mon ouvrage. Ce bâtiment, outre

Planche 2.

E. Bovinet Sc.

POI I

Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

un nombre considérable d'appartemens vuides, renferme des étables et des serres pour des instrumens de labourage. Si la distribution des étables nous parut être la mieux entendue, la cuisine nous sembla aussi la mieux pourvue. Au centre de cette pièce, et à environ quatorze pouces de terre, régnait un foyer circulaire garni de feu, où chauffaient plusieurs pots de terre élevés sur des trépieds. Nous nous y réunîmes tous pour passer la soirée. Prêtres, pélerins, voyageurs, muletiers, mendians, s'assirent pêle-mêle autour de cet orbe embrâsé, chacun s'occupant à sa guise. Les uns chantaient vêpres, les autres défilaient leurs chapelets en marmottant quelques prières; ceux-ci racontaient les miracles des saints de leurs provinces, ceux-là des apparitions de morts, tandis que par intervalles une plaisanterie lâchée à propos, une équivoque faisant la ronde, déridaient jusqu'au sourcil

froncé de la dévotion, et mettaient tout le cercle en ébats.

Quand le souper fût prêt, toute cette société de couleurs rapportées s'assît, indistinctement, autour d'une table servie de mets qui eussent allêché le palais d'un Épictète. La table était dressée dans une salle dont les portes ne se fermaient pas plus de nuit que de jour. Elles étaient ouvertes à tout venant, au pauvre comme au riche; et lorsqu'on les avait une fois franchies, toutes les distinctions imaginaires qui séparent dans le monde l'homme de son semblable, s'évanouissaient pour céder la place à l'égalité native. Non, le tombeau n'est pas plus ennemi des priviléges que le Caravanserai *Dos Carvalhos!*

Janvier 24. Nos Galiciens nous abandonnèrent ici à notre destinée, et reprirent le chemin d'Oporto; pour nous, nous continuâmes le nôtre à cinq heures du matin, accompagnés d'une pluie avec

avec laquelle nous arrivâmes à *Saint-Antonio de Rafana* où nous nous arrangeâmes pour passer la nuit. Notre souper qui nous tînt lieu en même temps du dîner consistait en pain, vin, poisson grillé et huile. Je ne touchai pas à celle-ci, ayant remarqué que le vase qui la contenait était le même que celui dont on se servait pour alimenter la lampe. Un Portugais assis à côté de moi me dit en mauvais anglais: « Cette huile » n'est pas bonne; mais prenez votre » parti, car vous n'en aurez pas de » meilleure d'ici à Lisbonne ».

Notre repas achevé, je fus rendre mes devoirs à la famille de l'auberge. Je trouvai l'hôtesse, avec ses deux filles, accroupies sur leurs talons et filant à la lueur d'une lampe. Au lieu d'un rouet dont l'usage leur était, peut-être, inconnu, elles employaient le fuseau et la quenouille. Je dois dire à la louange des femmes du Portugal, et sur-tout de celles de la province de *Beira*, que ce sont

elles qui fabriquent toutes les toiles qui se consomment dans le royaume, quoique les apprêts en soient diversifiés. Elles sèment le lin, le cultivent, le récoltent, le sérancent, le filent, et en composent une toile qui ne le céde, peut-être, à aucune de celles de l'Europe, en blancheur, finesse et solidité. Chaque famille est pourvue abondamment de cette toile, quelqu'indigente qu'elle puisse être d'ailleurs. La table même du plus pauvre paysan sur laquelle on ne voit que du pain et des châtaignes est garnie d'une nappe et de serviettes très-propres.

Dimanche, *Janvier* 25. Nos muletiers ne voulurent pas se mettre en route, avant d'avoir entendu la messe. Nous les accompagnâmes à une petite chapelle, située à un demi-mille du village, où un moine, respectable par ses cheveux blancs, célébra le service divin avec la plus grande solemnité. Un saint recueillement régnait parmi

les assistans, qui s'étaient tous endimanchés. Nous reprîmes ensuite notre route. Cette journée fut plus agréable pour nous que la précédente, soit par la beauté du temps, soit par l'amélioration du chemin. Nous eûmes le plaisir de découvrir la mer vers l'ouest. Les terres qui bordaient la côte nous parurent être dans le meilleur état de culture; des arbres ombrageaient les pentes des montagnes. A cinq heures, nous bornâmes notre course de cette sainte journée à un petit village nommé *Algarve Veilha*, dont la distance d'Oporto est estimée de neuf lieues. Nous espérions que notre dîner nous dédommagerait des deux jours d'abstinence involontaire que nous venions de subir et où toute espèce de viande nous avait été interdite; mais comme la mine d'Epicure se fût allongée, si, au lieu d'une bonne pièce de bœuf, on ne lui eût servi comme à nous qu'un pauvre morceau

de bœuf flottant dans un océan de bouillon maigre !

Vers le commencement de la nuit, des grouppes de jeunes bergers donnèrent une sérénade au village. Ils chantaient leurs amours, et chacun de leurs couplets était un tribut de louanges adressé à la nymphe de leurs cœurs. Ils se rendirent ensuite à notre auberge, et dansèrent avec nos muletiers qui, à mesure qu'ils sautaient, semblaient oublier leurs fatigues du jour. Les filles du village se contentèrent de rester spectatrices, à l'exception d'une qui, quoique confiée à la garde d'une duègne édentée, s'aventura à danser le fandango avec le plus jeune et le plus propre, en même temps, de nos muletiers.

Janvier 26. Nous partîmes à six heures du matin, et traversâmes un pays très-agréable, entrecoupé de collines et de vallons, et couvert de beaux arbres. Après avoir passé la rivière de *Vouga*,

nous en rencontrâmes une autre à peu de distance, appelée, avec raison, *Rio da bella*, ou la belle rivière. Nous nous rafraîchîmes à *Sardad*, et nous arrivâmes ensuite à *Villa da Bella*, ou la belle ville, dont l'apparence ne justifie en rien le nom qu'on lui a donné. Nous observâmes dans chacun des villages qui s'offrirent sur notre route, que la maison du seigneur ne se faisait distinguer des autres que par sa grandeur. La façade est percée de dix ou douze fenêtres sans vîtres; l'extérieur répond à la simplicité de l'intérieur. Quant aux meubles, les habitations de nos pères, après le déluge, n'en étaient pas plus dépourvues. Dans un pays comme le Portugal, où la température modérée de l'air, et la verdure des champs, dans toutes les saisons de l'année, donnent un printemps perpétuel, les habitans que la beauté du temps invite à se tenir constamment dehors ne regardent à-peu-près leurs maisons que comme des re-

traites pour la nuit. Ainsi ils doivent naturellement ne pas attacher une grande importance à leur ameublement, et se borner à un petit nombre de meubles appropriés à leur manière simple de vivre ; et encore les Portugais ne se montrent-ils pas bien difficiles dans le choix de ceux-ci.

Pendant une grande partie du jour nous voyageâmes à travers une vaste plaine, mais inculte et déserte, quoique le sol nous parût propre à toute espèce de culture. Au lieu de ces divisions quarrées ou triangulaires dans lesquelles sont distribuées ailleurs les propriétés, celles de ce pays n'ont pour bornes ou séparations que des rivières et des montagnes, tant on y fait peu de cas de la terre. Une ferme y est la chose du monde la plus rare, et on rencontrerait plus facilement une grange ou une meule de bled dans les déserts de la Lybie. *Melhado* nous fournit un gîte pour la nuit. Aussi-tôt que nous nous assîmes pour

souper, la table fût couverte de pain, de miel, de fruits et de vin.

Janvier 27. La plus magnifique perspective vînt s'offrir à nos regards. Nous venions d'atteindre le sommet de la montagne la plus élevée du pays que nous parcourions, lorsque quelques faibles rayons du plus beau pourpre commencèrent à poindre dans la partie de l'est. Ils furent bientôt remplacés par un cône de lumière de la couleur du safran dont les gerbes s'élançaient comme les flammes d'un volcan. Leur rapide expansion fît disparaître soudain les dernières ombres de la nuit, et embrâsa l'horison d'un torrent de feux. Nous nous arrêtâmes un moment pour considérer cet admirable phénomène. Il nous semblait être présens à cette scène où, d'un mot, l'Éternel créa la lumière; scène si bien décrite par l'historien sacré, et que la poësie a tâché de rendre dans ce vers :

« Dieu parle, et la lumière est faite ».

Coimbre.

Nous arrivâmes sur les dix heures du matin à *Coimbre*, ville regardée longtemps comme l'Athènes du Portugal. Elle est située au 40ᵉ degré 12 minutes de latitude nord, à la distance d'environ cent mille de Lisbonne, et bâtie moitié sur la côte ouest d'un rocher très-escarpé, moitié dans une plaine arrosée par le *Mondégo*. Malgré sa position élevée, nous ne l'apperçûmes, pour ainsi dire, que lorsque nous fûmes dedans. Ses églises, ses collèges, ses tours étonnent l'œil du spectateur, et réalisent la description qu'en fait *Camoëns*.

« Sous les auspices de *Dionis*, digne
» rejeton d'Alphonse, et noble imita-
» teur de la libéralité d'Alexandre,
» s'élèvent dans Coimbre de majestueux
» édifices. Ce prince en fait le sanctuaire
» de Minerve, où les nymphes de l'Hé-
» licon viennent fouler l'herbe fertile

» du Mondégo». *Lusiade, chant III, traduction du C. La Harpe.*

Coimbre a éprouvé toutes les vicissitudes de la guerre, et a changé souvent de maîtres. Les Romains, les Alains, les Maures, etc. la conquirent tour-à-tour pour ne la garder qu'un instant, comme l'attestent différens restes d'inscriptions qu'on peut lire encore sur les murs de ses anciens édifices.

Comme l'ame du philosophe est sensiblement émue, à l'aspect du changement que les siècles ont opéré sur ce point délicieux du globe, qui, jadis le théâtre d'une guerre continuelle, est devenu aujourd'hui la retraite paisible des Muses ! En effet ses collèges sont nombreux, et richement dotés. On y enseigne diverses sciences ; et le nombre des étudians s'élève à trois mille.

Occupé à visiter les objets intéressans que cette ville renferme, je pensai oublier d'aller porter une lettre de recommandation qui m'avait été donnée pour

le prieur de Saint B. Je fus introduit dans sa cellule où je le trouvai faisant la sieste, quoique la chaleur du jour fût supportable pour une constitution portugaise. Le révérend était étendu dans un fauteuil, en face d'une croisée d'où le soleil dardait en plein sur lui ses rayons les plus chauds. Ses pieds étaient enfoncés dans un panier rembouré de laine, et son corps enveloppé d'un manteau noir doublé de flanelle. Que cet état de quiétude et de paix me semblait doux lorsque je le comparais avec ma vie errante et laborieuse ! Ce calme extérieur qu'offrait toute la personne de sa révérence endormie, n'était sans doute qu'un reflet de celui qu'éprouvait son intérieur ; car la rotondité de ses joues, la fraîcheur de son teint, toute l'habitude enfin de ses traits, annonçaient positivement que son esprit ne s'était jamais perdu dans le labyrinthe des hautes sciences. Au mouvement que je fis en entrant, le prieur se réveilla,

et après quelques minutes de conversation, il me confia aux soins de deux jeunes étudians de l'université, qui eurent la complaisance de me faire voir tout ce que le muséum pouvait contenir de plus curieux.

Je regrettai bien de n'avoir pas le temps d'examiner en détail la belle collection d'animaux de terre et de mer que ce muséum renferme. Il n'est pas moins riche en productions de toute espèce appartenant aux règnes minéral et végétal, lesquelles y sont classées d'après le système de *Linné*. A juger par le nombre de salles que ces raretés occupent, ainsi que par leur étendue, le muséum de Coimbre est un des grands conservatoires d'Europe, et l'on n'en sera pas étonné si l'on réfléchit qu'il a été pendant plusieurs siècles le dépôt des plus riches productions de la nature et de l'art dans les deux hémisphères. La bibliothèque occupe aussi un espace très-considérable, et contient un

nombre immense de livres et de manuscrits.

A la vue de l'heureuse position de la ville de Coimbre pour un commerce avantageux et des manufactures variées, un voyageur anglais ne peut être que très-surpris du peu de parti qu'elle tire de cette circonstance favorable. Sa négligence vient en grande partie de la facilité que ses habitans trouvent à vivre au service de l'université. Ses manufactures consistent principalement en poteries. On en compte six employées à fabriquer de la poterie rouge, et onze, de la poterie vernissée. Avec le secours du temps et du laboratoire de chimie de l'université, cette branche de l'industrie portugaise est arrivée à un haut degré de perfection. Coimbre fabrique aussi des toiles et des draps, et fournit tout le royaume de *cure-dents* de bois.

Sur le soir, je parcourus quelques-unes des rues basses de la ville où je trouvai un grand concours de peuple;

car c'était un jour de marché. Parmi les diverses marchandises exposées en vente, on distinguait sur-tout de la poterie, de l'huile, de la cire et des végétaux. La consommation de la poterie ne saurait, je pense, être très-grande dans ce pays; car, malgré sa fragilité, il est rare d'en voir briser, soit dans l'ivresse, soit par étourderie, les Portugais étant peut-être la nation du monde la moins sujette à ces deux imperfections.

Un de nos auteurs qui a écrit l'histoire de la Chine, observe que le peuple de Canton juge ordinairement de ce qui se passe en Europe par le débit de sa porcelaine. Lorsqu'il y a beaucoup de demandes, il ne manque pas de dire : « *Il a dû régner de grands mouvemens* » *en Europe l'année dernière* ».

A quelque distance du marché dont je viens de parler, je m'approchai d'un petit grouppe d'hommes et de femmes rassemblés sous un appentis tenant à la

boutique d'un forgeron. Tout ce monde chantait vêpres, sans que pour cela l'ouvrage en fût interrompu. Le forgeron qui menait le concert continuait de forger un fer de cheval, tandis que de son côté un tonnelier rabattait un tonneau. Les sons de leurs instrumens formaient l'accord parfait. Dans l'intervalle de chaque coup de marteau et de maillet, on entendait les voix flexibles et douces des femmes, qui certes n'avaient pas besoin de cet accompagnement pour faire goûter leurs chants sacrés.

Cette ville fut témoin en 1246 d'un trait de loyauté qui mérite d'être rapporté, parce qu'il donne une idée exacte de la bravoure des anciens Portugais et de leur fidélité à leur souverain légitime. Un vieux soldat connu par son courage, et appelé *don Martin de Freitas*, avait été nommé gouverneur de Coimbre par *don Sanche second*. Lorsqu'Alonzo, frère du roi, qui cherchait à lui ravir sa couronne, eut mis le siége

devant cette ville, *Freitas*, fidèle à son serment et supérieur à la corruption comme aux menaces, exhorta les assiégés à s'ensevelir sous les ruines de la forteresse, plutôt que de se rendre à un sujet rebelle et à un frère dénaturé. Après une défense de douze mois, voyant ses ressources épuisées, il gagna secrétement Tolède, dernier asyle de son malheureux Souverain. Mais, hélas ! ce prince venait de succomber sous le poids de ses afflictions. Malgré cet incident, *Freitas* ne s'en crut pas moins obligé d'accomplir le serment solemnel qu'il avait fait, qui était de ne jamais rendre les clefs confiés à sa garde qu'à celui de qui il les avait reçues. En conséquence, il fit ouvrir le tombeau de don Sanche, et remit les clefs de la ville entre les mains inanimées de son généreux maître. Son devoir par-là rempli, il retourne à Coimbre qui tenait encore par son ordre, et se rend à Alonzo.

Presque tous les historiens s'accordent

à représenter don Sanche comme un roi juste, un brave général et un bon mari. On dit que *dona Mécia* sa femme, conformément aux préjugés de son siècle, lui avait fait prendre un philtre pour accroître sa passion, et que ce breuvage amoureux lui troubla la raison. Il paraît que le clergé de son royaume, d'intelligence avec Alonzo son frère, comte de Bologne, imagina cette fable pour le faire interdire. En effet, ce malheureux prince finit par être déposé par le pape Innocent IV. On arracha la belle reine de ses bras, et elle fut conduite prisonnière par un nommé *Raymond Portocarero*, dans un lieu d'où on n'a plus entendu parler d'elle.

Le sort de don Sanche comparé à celui d'Alphonse VI, présente à l'esprit une de ces contradictions dont toutes les pages de la vie humaine sont remplies. Le premier perdit sa femme, sa couronne et sa liberté, pour une des

plus

plus aimables vertus de l'homme en société, je veux dire son amour pour sa femme. Un sentiment opposé ravit à don Alphonse dans le dix-septième siècle, sa liberté, sa couronne et sa femme.

Janvier 28. Nous nous remîmes en route à la pointe du jour, et nous arrivâmes au village de *Condexa*, qui n'offre rien de remarquable. *Solgeira* donne naissance à une rivière, dont les eaux se fraient un passage à travers un grand nombre de rochers à pic. A cinq heures du soir, nous entrâmes dans *Pombal*, ville célèbre pour avoir donné son nom à ce ministre (le marquis de Pombal) dont l'histoire perpétuera le souvenir de l'important service qu'il rendit à son pays en le délivrant des disciples d'Ignace de Loyola. Les restes de ce grand homme sont déposés dans l'église paroissiale de cette ville ; et les habitans ne parlent jamais de lui qu'avec enthousiasme et respect.

Pombal renferme peu d'objets dignes de fixer l'attention du voyageur. Il faut en excepter cependant un château bâti, suivant l'usage, sur une éminence. Mais la main du temps l'a tellement maltraité, que ce qui a pu échapper à ses ravages suffit à peine pour faire concevoir à un artiste même l'idée de ses formes primitives. Il est probable que, sous peu d'années, les fragmens qui en restent encore suspendus subiront le sort de leurs voisins, dont la piété monacale est venue enlever les débris pour se bâtir des couvens.

Après avoir achevé de parcourir ces ruines, je retournai prendre ma part à l'auberge d'une volaille au riz; elle était accompagnée d'œufs frais, auxquels succéda un dessert composé de figues et de noix: ainsi, tout bien considéré, nous fîmes un repas somptueux. Nous ne jouîmes pas du même bonheur pour le choix de notre chambre; car, soit par son étendue, soit par sa situa-

tion, elle ressemblait plutôt à une salle de concert qu'à une chambre à coucher. En effet, immédiatement au-dessous était une écurie où logeaient plus de vingt mules, chacune pourvue d'un collier garni de petites sonnettes qui toute la nuit ne firent que carillonner; car les pauvres mules furent dans une agitation continuelle. Ces sons harmonieux nous arrivaient à travers les ais mal unis de notre plancher percé en S, comme le sommier d'une guittare. Voyant qu'il nous était impossible de dormir, je pris le parti de faire réveiller nos muletiers pour continuer notre voyage. La maîtresse de l'auberge, au moment de notre départ, crut nous devoir quelques excuses. « Messeigneurs, nous dit-elle, » je suis très-fâchée que vous n'ayez » pas bien reposé; mais comme chacun » a des goûts différens dans ce monde, » je me garderai bien de prendre la dé- » fense de la musique puisqu'elle ne » s'est pas trouvée du vôtre ».

Janvier 29. Nous traversâmes la ville de *Leyria*, dont j'aurai occasion de parler par la suite. Cinq heures après nous arrivâmes à *Batalha*, où nous nous séparâmes, mes compagnons de voyage et moi, avec des regrets mutuels. Mon muletier avait d'autant plus de droits à la reconnaissance d'un étranger, qu'il avait eu l'attention de me descendre dans les meilleures auberges, et de chercher à rendre mon voyage aussi agréable qu'il pouvait l'être.

Le monastère royal de Batalha.

J'oubliai à la vue de cet édifice les fatigues que je venais d'éprouver, et elle m'en eut fait oublier de plus grandes. Le soleil qui se couchait alors la rendit encore plus magnifique à mes yeux ; car ses rayons descendans doraient l'extrémité des tours du monastère. La multitude de flèches, de créneaux, d'arc-boutans et de vîtrages, les ombres

épaisses se projetant de cette masse énorme, ce silence des déserts de la Sibérie qui régnait à l'entour, l'aspect vénérable des moines, tout concourait à faire de cette scène le spectacle le plus imposant.

J'avais pour le prieur de ce couvent une lettre de recommandation que je tenais de la bonté de M. Scarle, négociant anglais établi à Oporto, de qui j'ai reçu toutes sortes d'honnêtetés et de prévenances pendant mon séjour dans cette ville. En abordant ce respectable ecclésiastique, je fus frappé du contraste qui régnait entre son personnel et celui du prieur de Saint-B. Son front était sillonné de rides profondes, effet sans doute de l'habitude de réfléchir, plutôt que de l'âge : il pouvait avoir cinquante ans. A une taille fine, élancée, il joignait une contenance modeste et calme. En un mot, tout commandait en lui le respect; mais ce sentiment

était moins un hommage rendu à sa place qu'à ses grandes vertus.

Le monastère de *Batalha* est situé au milieu d'un petit village de ce nom, dans la province d'Estramadure, et à environ soixante milles au nord de Lisbonne. Il fut fondé par Jean premier, roi de Portugal, vers la fin du quatorzième siècle, en mémoire d'une grande victoire qu'il remporta sur les forces supérieures des Castillans à la suite de la bataille sanglante d'*Aljubarota*.

L'architecture de l'édifice est de ce style qu'on appelle gothique moderne; et c'est sans contredit un des monumens les plus achevés dans ce genre. Il est assez bien conservé pour son âge; et s'il a peu souffert des injures du temps, il le doit à la bonté de ses matériaux et à la douceur du climat. Quelques parties ont été endommagées cependant par le funeste tremblement de terre de 1755; dégâts que la médiocrité des revenus du

couvent n'a pas permis de réparer. On se borne uniquement au simple entretien.

Nous n'apperçûmes dans la construction de l'église aucune de ces sculptures de mauvais genre dont ne sont que trop surchargés les autres édifices gothiques. Si on y a épargné les ornemens, le goût a du moins présidé à leur distribution, sur-tout dans l'intérieur qui est remarquable par sa belle simplicité. En général, les grands, les sublimes effets de l'art ne tiennent point à une prodigalité d'ornemens, mais au mérite intrinsèque du plan.

Les moulures et les autres embellissemens de cet édifice diffèrent aussi de ceux des bâtimens gothiques que j'avais vus jusque-là; mais la plume ne saurait donner une idée bien exacte des nuances qui les distinguent. Il règne dans toutes les parties de ce monument une correction et une régularité de dessin qui ne peuvent être que le résultat

d'un plan bien conçu dans le principe, et suivi sans changemens ni interruptions, comme cela arrive fréquemment dans la construction des grands édifices.

L'étendue de celui-ci est de quatre cent seize pieds de l'est à l'ouest, et de cinq cent quarante-un pieds du nord au sud, y compris le couvent. A l'exception des offices et des dortoirs, la pierre dont il fut bâti était un marbre peu différent pour la couleur de celui de *Carrare*. Aujourd'hui ce n'est plus intérieurement qu'une pierre grise, recouverte d'une scorie jaune, qui produit un effet très-pittoresque aux yeux de l'artiste.

Entrée principale du monastère.

En fait d'élégance, il n'est certainement point en Europe de frontispice gothique qui puisse être comparé à celui de l'église de *Batalha*. Le portail qui a vingt-huit pieds de large sur cinquante-

sept de haut, est accompagné d'une centaine de figures en grand relief, représentant Moyse et les prophètes, des saints, des anges, des apôtres, des rois, des papes et des martyrs, avec leurs attributs ordinaires. Chaque statue est placée sur un piédestal orné de moulures, et au-dessous d'une corniche de la plus grande délicatesse. Toutes ces figures sont séparées les unes des autres par des compartimens en lozanges.

Plus bas, et dans la partie du milieu, est une niche de forme triangulaire, environnée d'une gloire, et contenant un trône sur lequel paraît assise une figure dont la tête est ceinte d'une couronne. Sa main gauche supporte un globe, l'autre étendue en avant semble commander le silence. Cette figure est celle du Sauveur dictant ses ordres aux quatre évangélistes qui l'entourent, chacun conservant son caractère distinctif.

A la distance d'environ cent pieds du pavé de l'église règne une ballustrade

richement ornée. L'espace entre elle et le portail est occupé par une large croisée d'un travail singulier. Il consiste en une infinité de compartimens de marbre dont les intervalles sont garnis de vîtraux peints. Le soir, lorsque le soleil se présente en face, il darde ses rayons à travers le vîtrage, et teint les murs et les piliers de l'église de mille couleurs différentes. Il est impossible de se faire une idée de la beauté de ce spectacle, et des sensations agréables qu'il produit dans l'ame du spectateur.

La Salle du Chapitre.

Ce bâtiment dont l'architecture peut passer pour un chef-d'œuvre représente un quarré dont chaque côté a soixante-quatre pieds, et il est surmonté d'une voûte en pierres de taille. Cette voûte, ou coupole enrichie magnifiquement, n'est supportée que par des courbes, d'un travail parfait, qui viennent se

réunir en un centre, sous la forme d'étoile.

On dit que, pendant qu'on construisait cette voûte, elle s'écroula deux fois sur les ouvriers dont elle fit périr plusieurs. Le roi qui s'obstinait à ne point vouloir de piliers, promit une récompense à l'architecte s'il venait à bout de la voûte; encouragé par cette promesse, celui-ci recommença l'ouvrage et réussit. Mais le roi, pour ne pas exposer la vie des ouvriers, avait ordonné de n'employer que des prisonniers dont les délits méritaient la mort, afin que, dans le cas d'un troisième écroulement, il n'y eût de victimes que ceux dont la vie appartenait déjà à la vindicte des loix.

Le Mausolée du roi Emmanuël.

Au fond de l'église est un Mausolée d'une forme curieuse, quoique non achevé, et qui indique de la part de l'architecte de vastes connaissances en

géométrie et dans le dessin. Il n'appartient ni à la plume ni au pinceau de bien rendre son mérite réel. On sait que les objets transportés sur la toile ou sur le papier ressortent ordinairement davantage ; celui-ci sous la main du plus habile artiste ne pourrait même que perdre infiniment de son prix. En effet, comment rendre sensibles dans un cadre qui n'aurait pas la même étendue, le poli achevé du marbre, le fini des sculptures qui semblent ne point faire corps avec la pierre, et la touche si légère du ciseau ! Pour que la copie pût donner une idée de l'original, il faudrait donc qu'elle en eût la grandeur. Je vais appuyer ceci d'un exemple. A l'entrée du mausolée est une figure représentant un des Pères de l'église. Cette figure n'a pas plus d'un pied de haut, et cependant le sculpteur a rendu, pour ainsi dire, palpable chaque fil de sa tunique.

On peut se faire une idée de la majesté de l'ensemble par celle de l'entrée ;

elle a trente-deux pieds de large à son ouverture. Elle se resserre insensiblement jusqu'à ne plus présenter qu'un passage de quinze pieds sur trente-un de haut. L'historien de Sousa dit que c'est une ouverture proportionnée ; elle le paraît, du moins ainsi, car rien n'est grand ou petit que par comparaison.

Parmi une infinité de sentences qui se trouvent à l'entrée, nous avons remarqué une fréquente répétition de ces mots, *Tanyas erey*. Les caractères entourés de cercles, sont gothiques et font relief. L'historien dont nous venons de parler a entrepris de les expliquer ; on jugera par les passages suivans de sa manière de raisonner.

« Comme il est, dit-il, du devoir » d'un historien d'éclaircir les faits, » j'espère qu'on ne m'accusera pas de » présomption de chercher à défaire ou » plutôt si je tranche ce nœud, quoi- » qu'il n'appartienne qu'à un Alexandre

» plus difficile à expliquer qu'un hiéro-
» glyphe égyptien ou un oracle de la
» sybille. Ceux-ci, du moins, offrent
» quelques facilités, parce qu'avec le
» secours des mots et des figures allé-
» goriques, on peut venir à bout de les
» interpréter; mais quel sens attribuer
» à deux lettres isolées, susceptibles
» comme le caméléon de prendre toutes
» les couleurs, comme prothée toutes les
» formes, ou comme une cire molle
» toutes les impressions.

» La première difficulté qu'elles pré-
» sentent est relative aux caractères
» dont elles sont formées. A quelle
» langue appartiennent-ils? J'imagine
» cependant qu'ils sont grecs aussi; et
» comme les deux lettres sont placées
» entre des sphères et une croix de
» l'ordre de Christ (1), je pense qu'elles
» renferment un sens mystérieux.

---

(1) Cette croix faisait partie des armoiries du roi Emmanuël, comme grand-maître de l'ordre de *Christ*,

» Il y a même apparence que c'est » un emblême dans le genre de celui du » temple de Delphes en Grèce. L'his- » toire nous dit que sur la porte prin- » cipale était gravé le précepte suivant » adressé à tous ceux qui entraient : » Γνωθι σεαυτον, c'est-à-dire, *connais-toi* » *toi-même*. On lisait au-dessus de cette » porte les deux lettres *E'I* dont il est » ici question, et qui signifiaient *tu es*.

» Ces deux lettres travaillèrent telle-

---

honneur qui lui fut conféré étant duc de *Béja*, par son prédécesseur *le roi Jean second*. Il ajouta à ses armes une sphère armillaire, par le conseil de ce même roi qui le lui donna quelque temps avant sa mort; d'où on a conclu que Jean second avait un pressentiment des découvertes qui allaient se faire à l'est. Quoiqu'il en fût, la sphère armillaire servit très-bien les Portugais; car lorsqu'Emmanuël parvenu au trône eut assemblé son conseil pour délibérer sur ses projets de découvertes, la plupart de ses ministres tâchèrent de l'en détourner; mais Emmanuël, plein de confiance dans sa sphère armillaire, tint bon contre ses ministres, et fit partir en conséquence *Vasco de Gama*, dont la glorieuse expédition valut aux Portugais la découverte de l'Inde en 1498. *Voyez Osorio et de Sousa.*

» ment

» ment l'imagination des anciens sages,
» que Plutarque composa à ce sujet un
» traité où, après des raisonnemens à
» perte de vue, il finit par trouver que
» les lettres *E'I* voulaient dire : *un*
» *Dieu éternel.* Voici ses expressions
» rapportées en latin.

» *Deus enim est et est nullâ ratione*
» *temporis, sed æternitatis immobilis,*
» *tempore et inclinatione carnetis : in*
» *qua nihil prius est, nihil posterius,*
» *nihil futurum, nihil præteritum, ni-*
» *hil antiquius, nihil recentius : sed*
» *unus cum sit, unicus nunc sempiter-*
» *nam implet durationem. Non enim*
» *multa sunt numina, sed unum* (1) ».

(1) Plutarque, traité sur le mot *E'I* du temple de Delphes. Amiot a traduit ainsi le passage que nous avons cité ; nous conservons religieusement son texte, car c'est une belle antique.

« Dieu seul est. Il est, non point selon aucune
» mesure de temps, ains selon une éternité immuable
» et immobile non mesuré par temps, ni sujette à au-
» cune déclinaison, devant lequel rien est, ni ne sera
» après, ni plus nouveau ni plus récent, ains en réelle-

De *Sousa* conclut à son tour, que *E'I* est la réponse d'*Emmanuël* au *tanyas erey*, qui est cette exhortation à lui

---

» ment estant, qui par un seul maintenant remplit le » toujours, et n'y a rien qui véritablement soit que lui » seul; car Dieu n'est pas plusieurs ». *Note du Traducteur.*

Le père de Sousa observe, « que la conformité qui » se trouve entre ce passage et celui de l'écriture » sainte, ferait croire que l'histoire profane a commenté » ces mots : *je suis celui qui suis; — celui qui est* » *m'a envoyé vers vous; — je suis ce que je suis;* » *— je suis m'a envoyé vers vous* ». Dryden fait la même remarque dans la vie qu'il a donnée de Plutarque. Il se peut aussi que ce philosophe, qui n'était nullement étranger à la mythologie des Egyptiens, ait emprunté cette idée de la divinité de l'inscription qu'on lisait sur la statue de *Pallas* ou *Isis* à Saïs, laquelle était conçue en ces termes : *je suis tout ce qui est, a été et sera; et nul mortel n'a encore soulevé le voile qui ne couvre.* Puisqu'il est question des *Egyptiens*, nous demanderons la permission d'exposer ici leurs opinions sur la divinité. « *Dieu*, disaient-ils, *n'est ni* » *l'objet des sens, ni sujet à aucune passion.— Invi-* » *sible, on peut seulement en avoir la conscience.* » *— Il est la suprême intelligence. — De son corps* » *émane la lumière, de son esprit la vérité.* — Il » est l'esprit universel qui anime toute la nature. — » Tous les êtres reçoivent la vie de lui. — Il n'y a

adressée par la divinité du temple d'aller découvrir des régions inconnues. Emmanuël, suivant de Sousa, lui répond donc *E'I;* c'est-à-dire : « je ne » connais que toi, seigneur, qui sois » digne de recherches. Ces mers, ces » terres sont limitées et périssables, toi » seul es éternel et infini ». Si c'est-là le véritable sens du mot *E'I*, il faut convenir qu'il est sublime.

O des commentateurs, gent heureuse et feconde !

Mais revenons au Mausolée. L'architecture en est partie arabe, partie gothique. L'intérieur représente un octo-

---

» qu'un Dieu. — Il n'est pas assis, comme quelques » gens l'imaginent, au-dessus du monde, au-delà de » l'orbite de l'univers; mais il est tout dans tout, il » voit tous les êtres qui remplissent son immensité; il » est le seul principe, la lumière du ciel, le père de » tous. — Il produit chaque chose. — Il ordonne et » dispose tout. Il est la raison, la vie et le mouve- » ment de tout ce qui existe». *Voyez Ramsay, Théologie des anciens.*

gone, dont le diamètre, entre les côtés parallèles, est de soixante-cinq pieds. Il devait dans le principe être recouvert d'une voûte en pierres de taille, comme l'indique un commencement de travail pris à la hauteur de soixante-onze pieds. L'élévation entière du Mausolée en comporte soixante-quinze; et quoique ce monument ait été exposé aux injures de l'air depuis 1509, à peine y remarque-t-on quelque dégradation.

Les avis sont partagés sur le nom du fondateur. Quelques-uns veulent que ce soit le roi Emmanuël; d'autres, sa sœur Léonore, femme de son prédécesseur Jean second, à qui ils supposent l'intention, en faisant élever ce Mausolée, de le consacrer à la sépulture de son mari et des autres personnes du sang royal enterrées jusque-là, dans le couvent, d'une manière peu convenable à leur rang.

Il paraît néanmoins que, si ce monument n'a pas eu pour fondateur Emma-

nuël, il a du moins été élevé sous ses auspices; car son nom se trouve souvent répété sur les architraves des fenêtres. Mais on sait qu'à la mort de sa sœur, il donna ordre de retirer tous les ouvriers employés au monument pour les occuper à la construction du couvent de *Bellem*, près de Lisbonne, couvent fondé par lui en témoignage de la joie que lui causait la découverte de l'Inde; et c'est ce qui fait que le Mausolée est resté imparfait.

Les côtés de l'octogone, à l'exception de celui de l'entrée, sont ornés de voûtes sous lesquelles on arrive à des chapelles, distinguées chacune par des tableaux relatifs aux princes qui y sont enterrés. Celui de la pieuse reine Léonore, dans la chapelle destinée à sa sépulture et à celle de son époux, fait allusion à sa tendresse maternelle. Il représente un pélican qui s'ouvre le sein.

Il est bien malheureux en vérité, qu'un monument qui fait tant d'hon-

neur à l'industrie humaine n'ait pas été achevé. Sans la mort de la reine, les siècles modernes, à juger par ce qui existe de cet ouvrage, eussent pu se flatter d'avoir produit un Mausolée nullement inférieur pour la grandeur, et l'architecture à ceux des beaux siècles de l'antiquité (1). Le nom de Léonore fût arrivé à la postérité avec celui d'Artémise.

Quoique celle-ci ne survécut que deux années aux premières fondations de son Mausolée, ses successeurs pénétrés de respect et de reconnaissance pour la mémoire d'une princesse qui avait poussé l'amour conjugal jusqu'à faire de son corps un sépulcre vivant, en avalant les cendres de son mari; ses successeurs, dis-je, mirent leur gloire à achever son ouvrage. Plût à Dieu que les successeurs de la princesse chrétienne eussent

(1) *Voyez* Pline, livre XXXVI, c. 5 et 13; et les Archives historiques de Fischer, tome VI.

éprouvé les mêmes sentimens pour elle ! Batalha le disputerait aujourd'hui en architecture à l'ancienne Halicarnasse. Dans son état même d'imperfection, il ne manque à Batalha que d'être situé dans un lieu moins solitaire, pour entendre dire de lui, ce que les Juifs disaient du tombeau *de Simon Macabée*, « qu'on accourait de toutes parts pour » le visiter ».

Suivant quelques personnes à portée de faire des recherches dans les archives royales de Lisbonne, l'architecte de cette église fût un nommé Etienne Stéphenson, né en Angleterre. Mais les pères *Cacégas* et de *Sousa* qui ont écrit l'histoire de *Batalha* avec le plus grand soin, ne le nomment pas. Ils nous apprennent seulement, que le roi, desirant de faire bâtir un monastère qui n'eût pas son pareil en Europe, invita les plus célèbres architectes des contrées, même les plus éloignées, à se rendre à sa cour. Or, comme l'architecture go-

thique florissait alors en Angleterre, il ne serait pas extraordinaire qu'un artiste de ce pays se fût rendu à l'invitation d'un prince aussi libéral, et sur-tout lorsque la reine *Philippe* sa femme, princesse douée des qualités les plus aimables, se trouvait être la fille aînée de Jean de Gant, duc de Lancastre, et fils d'Edouard III, roi d'Angleterre.

Le monastère est desservi par vingt-cinq moines de l'ordre de Saint-Dominique, tous prêtres, quatre novices, deux tonsurés et treize frères-lais ; ce bataillon sacré a quatre chefs à sa tête, savoir : un prieur ou supérieur, un maître des novices, un vicaire, et un confesseur principal. Les autres dignitaires sont : trois professeurs chargés d'apprendre à lire, à écrire, et d'enseigner la grammaire aux enfans du voisinage ; un maître de plein-chant, un sacristain, un pourvoyeur, un hôtelier, un inspecteur de cuisine, et deux trésoriers. On y compte quatorze domes-

tiques, savoir : un cuisinier à qui les moines donnent quatre mille huit cents *reis* (1) par an, avec le logement et la nourriture; deux charretiers, à quatre *moidores* (2) par an sans nourriture : un berger et un porcher, à six cents *reis* chacun, et quatre *alqueires* (3) de bled de Turquie par mois : et deux domestiques pour avoir soin du chœur, sans salaire fixe. Les autres sont un boulanger, un cordonnier, une blanchisseuse, et des muletiers.

Le revenu annuel du monastère est de dix à douze mille *crusades* (4), dont sept mille sont employées à la nourriture des moines, qui jouissent en outre d'un traitement individuel de quatre

(1) Il faut environ 8 *reis* pour faire un sou de France ou 5 centimes.

(2) *Le moidore ou portugaise* vaut 40 *francs*.

(3) L'*alqueire* est une mesure pour les grains. 100 *alqueires* font 9 septiers de Paris.

(4) La *crusade ou creuzade* vaut 2 *francs* et 5 décimes, ou 2 liv. 10 sous.

mille huit cents *reis* par an pour leur entretien. Sur le revenu restant, on prélève quatre cents *milrées* (1) pour les frais qu'entraîne la culture du terrein appartenant au couvent. Le surplus sert à payer les gages des domestiques et réparations locales.

Pendant treize semaines que je passai dans cette retraite consacrée à la paix et à l'hospitalité, il n'y eût sorte de politesses et de prévenances que je n'éprouvai de la part des moines qui, à la pratique constante des devoirs de leur ordre, joignent celle de toutes les vertus dont leur religion sainte leur fait un précepte : leur manière de vivre n'offre rien à envier ; mais beaucoup à admirer et à imiter. Réduits à deux repas dans les vingt-quatre heures, ils dînent à onze et soupent à huit. La portion journalière de chacun consiste en deux

(1) Le *milrée ou milleray* contient 1200 *reis*, et équivaut à 7 francs plus 5 décimes.

petits pains, une livre et quart de viande, avec la même quantité de poisson, sans compter du riz, la soupe, le vin et le fruit; mais les pauvres en reçoivent la majeure partie. La règle du couvent y est observée avec la plus scrupuleuse rigidité. Les moines se lévent en hiver avec le jour, et à cinq heures du matin en été; alors chacun va chercher de l'eau à la fontaine pour se laver, et delà se rend au chœur. L'extrême propreté de ces moines, leur vie égale, l'exemption dont ils jouissent des embarras et des sollicitudes du monde, contribuent à les maintenir en santé et à les préserver des infirmités de la vieillesse. Malgré la vérité des observations de la médecine relativement aux maux qui accompagnent la vie contemplative, elles paraissent être étrangères à *Batalha;* car je n'y ai pas vu un moine à qui la vieillesse eut fait perdre une seule dent ou affaibli la vue; et cependant il y en existait plusieurs dont l'âge

allait au-delà de quatre-vingt-dix ans. Toujours juste dans ses distributions, la providence a voulu que ces hommes qui, en se séparant volontairement du monde, ont fait le sacrifice de ses agrémens, fussent dédommagés jusqu'aux portes du tombeau par la sérénité du soir d'une longue vie, et n'éprouvassent aucune de ces peines de corps et d'esprit qui tourmentent les derniers jours du libertin et de l'ambitieux.

Le 19 de Mars, un pélerin Français qui s'intitulait du nom de vicomte de *Clararde*, fit une visite au couvent. Le prieur l'accueillit avec tous les égards qu'il croyait devoir à la qualité sous laquelle il s'annonçait. Il passa trois jours avec nous, et nous charma par ses manières aimables. Il pouvait avoir trente ans. De taille moyenne, il portait des cheveux noirs et courts, et toute sa contenance décélait plus un chercheur de bonnes que de pieuses aventures. Une redingotte grise, une veste

jadis brodée, et un chapeau rabatu, surmonté d'une cocarde un peu grasse formaient son habillement. Ses épaules étaient ornées d'un scapulaire noir de toile cirée, et garni de coquilles nuancées. Des chapelets de toute grandeur, un gobelet d'étain, une gibecière appendaient à sa ceinture et à son cou.

Il était suivi d'un de ses compatriotes, nouvellement déserté du service de France, lequel, jeune et robuste, servait à porter son bagage renfermé dans un sac de cuir. Cette espèce de valet était aussi à la veille de déserter du service de son maître, à cause de la trop grande sévérité de sa discipline. En effet, le comte qui le croyait un plus grand pécheur que lui, et préférant, comme de raison, ses propres épaules aux siennes, lui appliquait souvent du cordon de Saint-François; mais le prieur raccommoda si bien les choses, qu'ils partirent fort contens l'un de l'autre.

Il arrive, quelquefois, que des objets

peu intéressans en eux-mêmes, font plus d'impression sur l'esprit que les sujets les plus importans; du moins une cicogne me l'a fait éprouver. Tout le monde sait que les poëtes et les naturalistes célèbrent à l'envi la tendresse de cet oiseau pour ses petits. Ce qu'ils ont décrit, je l'ai vu. Une cicogne avec sa compagne fidelle et les doux fruits de leur union résidaient, depuis des années, dans un vaste nid artistement construit à la pointe de la flèche qui termine le dôme de l'église de *Batalha*. Ainsi que Salomon envoyait les dissipateurs et les paresseux à la fourmi pour en recevoir des leçons d'industrie et d'économie, de même on devrait envoyer les enfans désobéissans au nid des cicognes de Batalha pour apprendre de leurs petits à respecter et à chérir leurs pères et mères. Les moines et les paysans du village sont tellement attachés à ces oiseaux qu'ils tiendraient à sacrilège le moindre mal qu'on pourrait leur faire,

et ils en sont en vérité bien payés de retour, par le service que ces animaux leur rendent en les délivrant des serpens, des lézards et de tous autres reptiles nuisibles.

Un enfant du village, imbécille de naissance, se rendait tous les jours au cloître, pour s'y livrer à ses jeux favoris, auxquels on était obligé de l'arracher aux heures de ses repas. Tout son amusement consistait dans une lutte entre ses pieds pour la prééminence du pas. Combien de gens doués de la raison sont plus fous que cet enfant! Aussi-tôt qu'un de ses pieds se portait en avant, l'autre, comme s'il eût été jaloux de cette préférence, faisait une enjambée; et tels étaient du matin au soir l'occupation et le plaisir de cette innocente petite créature!

Ce fut à *Batalha* que j'entendis, pour la première fois, chanter le rossignol. J'avais le bonheur d'en avoir un pour voisin. Toutes les nuits le petit

chanteur soupirait ses plaintives amours de dessus une branche qui ombrageait la fenêtre de ma cellule ; l'attention que semblait lui prêter la nature entière, n'était interrompue que par le *butor* (1) dont les sons monotones et continus finissaient par m'endormir.

Avant de quitter le monastère de *Batalha*, je prierai mes lecteurs de me permettre de leur faire connaître sommairement les principaux personnages qui y sont enterrés. Au milieu de la chapelle du fondateur, est un tombeau sur lequel on voit étendues deux figures de marbre blanc, dans leur grandeur naturelle. Ce sont celles du roi et de la reine. Le premier est revêtu d'une armure complette ; l'autre d'une longue robe à fleurs, qui était l'habit paré de son siècle. Tous les deux, la tête ceinte

(1) Le butor est un oiseau qui vit dans les endroits marécageux.

d'une

d'une couronne, reposent sous un dais d'un travail curieux.

Leurs actions mémorables sont conservées dans des inscriptions latines, placées aux deux côtés du monument, et supérieurement gravées en caractères noirs. On y retrouve aussi les paroles remarquables d'Emmanuël, et les emblêmes adoptés par lui, faisant allusion aux événemens extraordinaires de son règne.

Le roi Jean premier.

Tous les historiens s'accordent à représenter le règne de ce prince comme la plus brillante époque de la monarchie Portugaise. Il était fils naturel de don Pédre, surnommé le Juste, qui l'avait eu d'une jeune Galicienne, appelée *dona Thereza Lorenza.* Il naquit à Lisbonne en 1357. Il avait sept ans lorsqu'il fût présenté pour la première fois, au roi son père qui, à la solliçitation

de son gouverneur, le créa chevalier, en même temps que maître de l'ordre *d'Avis*. Cet honneur lui fût conféré dans un couvent du même ordre où il faisait ses études, et où, heureusement pour la nation, il reçut une éducation qui, en développant ses grands talens naturels, lui assigna la première place parmi les écoliers comme parmi les hommes d'État et les monarques de son temps.

A la mort de Ferdinand son frère, qui avait remplacé son père sur le trône, le roi de Castille réclama la couronne en vertu du droit de sa femme. Il régnait alors un mécontentement général dans le royaume qui se trouvait gouverné par la reine, femme ambitieuse et sans mérite. Don Jean fit aussi valoir ses droits à la succession; mais, se voyant rejeté, il forma le dessein de se retirer en Angleterre. La nouvelle en ayant courue dans Lisbonne, le peuple se porta vers lui, et le conjura de rester,

pour le délivrer de la maison de Castille. Il eût l'air d'y consentir avec répugnance. La noblesse fût alors convoquée à l'hôtel-de-ville, afin de délibérer s'il ne conviendrait pas de le créer protecteur. L'assemblée formée, un garçon tonnelier se précipita au milieu d'elle, et tirant une épée dont il était armé, il menaça d'en percer quiconque refuserait de donner sa voix au prince.

Ainsi don Jean fût déclaré protecteur par le peuple, quoiqu'il eût contre lui la majorité des nobles. Mais le sage emploi qu'il fit de son pouvoir, lui eût bientôt acquis une grande réputation. Appréciateur du vrai mérite, qualité qu'une excellente éducation avait renforcée en lui, il ne consulta dans le choix de ses ministres que les talens et les vertus, sans nul égard pour la naissance, le rang ou les sollicitations.

Dans la vue d'augmenter sa popularité, il confisqua et fit distribuer à ses partisans les biens de ceux qui avaient

émigré du royaume afin de se joindre au roi de Castille ; et pour se concilier le cœur de ceux qui lui avaient refusé leur voix, il publia une amnistie générale de laquelle ne furent exceptés que les crimes de haute trahison, ne concevant pas, dit *Faria*, que la plus grande de toutes fût l'acte de son élévation au protectorat.

Peu de mois après cet événement, le roi de Castille entra en Portugal avec une armée considérable. A son approche la plupart des habitans se soumirent et le reconnurent pour leur Souverain légitime. Arrivé devant la ville de Lisbonne, il en fit le blocus, et la tint ainsi resserrée pendant cinq mois ; mais la peste qui ravageait son armée l'obligea de lever le siége et de se retirer. Aussi-tôt le protecteur qui était dans sa vingt-huitième année fut proclamé roi, et reçut des adresses d'adhésion et de félicitation de toutes les différentes parties du royaume.

La retraite des Castillans néanmoins laissa à peine don Jean jouir en paix de sa couronne ; car le roi de Castille, ayant bientôt levé une nouvelle armée, rentra en Portugal avec toutes les forces de son royaume.

A la nouvelle de l'approche de l'ennemi, don Jean retira ses troupes de *Coimbre*, d'*Oporto*, etc. et sortit lui-même de *Guimaraens* pour lui livrer bataille. Il campa le 14 Août 1385 au matin, dans les plaines d'*Aljubarota*, où il fit plusieurs chevaliers. Le projet des Castillans avait d'abord été de marcher directement sur Lisbonne ; mais, toutes réflexions faites, ils se décidèrent à engager le combat. Les forces des deux armées n'étaient pas égales ; car l'histoire nous apprend que les Castillans avaient trente-trois mille hommes, et les Portugais seulement six mille cinq cents. A l'avantage du nombre, les premiers réunissaient en outre celui de la position.

Le soleil se levait lorsque les deux partis en vinrent aux mains. A la première charge, les Castillans firent plier l'avant-garde portugaise ; mais le roi, accourant aussi-tôt, ranima tellement de la voix et par son exemple ses troupes, qu'en moins d'une heure toute l'armée ennemie fût mise en déroute. Le roi de Castille qui avait combattu à la tête des siens, quoiqu'attaqué de la fièvre, fût obligé de prendre lui-même la fuite (1).

La plupart des émigrés Portugais, placés dans les premiers rangs, furent

---

(1) Don Laurenzo, archevêque de Braga, qui, suivant *Duperron de Castera* (un des traducteurs français de la Lusiade), combattit dans les rangs à la bataille d'Aljubarota, rend compte du désespoir du roi de Castille après sa défaite, dans une lettre écrite en vieux portugais à l'abbé d'*Alcobaça*. Don Laurenzo s'exprime ainsi : « Le connétable m'a dit avoir vu le roi de Cas» tille à *Santerem*, dans un état approchant de la folie, » maudissant son existence et s'arrachant la barbe. En » vérité, mon bon ami, il vaut mieux qu'il se l'arrache » qu'à nous. L'homme qui s'épile ainsi, est bien ca» pable d'épiler les autres ».

taillés en pièces. L'étendard royal de Castille tomba au pouvoir du vainqueur; comme il y avait beaucoup de prétendans à l'honneur de l'avoir pris, on ne sût à qui en attribuer la gloire. L'état exact des hommes tués de part et d'autre n'est point arrivé jusqu'à nous; les historiens se bornent à dire que la perte fût très-grande de la part des Castillans qui, suivant quelques-uns, laissèrent sur le champ de bataille trois mille cavaliers, parmi lesquels on comptait un grand nombre de personnages de distinction.

Tel fut le résultat de la fameuse bataille d'*Aljubarota*, ainsi appelée, parce qu'elle se livra près d'un village de ce nom. Le monastère royal de *Batalha* lui doit son existence, d'après le vœu que fit le roi de fonder un couvent magnifique si le ciel lui accordait la victoire.

Don Jean dût aussi à cette bataille la conservation de sa couronne; cepen-

dant, quelqu'assuré qu'il fût de son trône, il ne perdit pas de temps à fortifier le royaume de manière à n'avoir rien à craindre de son rival.

Jusque-là, il avait agi sur la défensive; mais alors, il résolut d'aller attaquer l'ennemi dans ses propres Etats; et pour plus de succès, il engagea le duc de Lancastre à profiter de cette occasion pour revendiquer la couronne de Castille au nom de Constance sa femme. Le duc y consentit, et débarqua en *Galice* à la tête de deux mille hommes de cavalerie, et de trois mille fantassins. Il était accompagné de ses deux filles, célèbres par leur beauté, et leurs qualités accomplies. L'aînée, nommée Philippe, épousa le roi de Portugal; et la cadette, Catherine, le plus âgé des fils du roi de Castille. Ces deux mariages mirent fin aux hostilités, et le duc repassa en Angleterre.

Pendant un espace de vingt-six ans de paix entre les deux puissances rivales,

don Jean ne s'occupa que du bonheur de son peuple et de l'éducation de ses enfans. Convaincu par lui-même des avantages d'une bonne éducation, et desirant les leur faire partager, il s'établît leur instituteur. Non-seulement les annales du Portugal, mais encore celles de l'Europe entière rendent témoignage aux heureux succès de ses leçons. Il eut le rare bonheur de les voir arriver à la maturité de l'âge sans pouvoir être effacés par aucun rival. C'est à l'un d'eux (Henri), que nous devons toutes les découvertes qui ont été faites depuis dans l'art de la navigation. Nous parlerons ci-après de ce monarque.

Don Jean que la victoire avait accompagné toute sa vie finit par céder à la destinée. Il mourut dans la soixante-seixième année de son âge et la quarante-huitième de son règne. Aucun prince n'a joui comme lui du bonheur domestique, et ne fut autant aimé de son peuple. Ami tendre, ennemi impla-

cable, il joignait les talens d'un politique habile à ceux d'un grand général. Il est vrai qu'il ne s'éleva au trône que par des actes de cruauté qui dégradent la nature humaine, et dont nul homme vertueux ne voudrait se rendre coupable au prix même de l'empire du monde entier. Cependant, lorsqu'il eut acquis l'objet de tous ses vœux, le tyran disparut pour faire place au prince juste et bienfaisant et à l'ami du peuple. Ce n'est pas que son premier caractère (1)

(1) En voici un exemple frappant. Un gentilhomme de sa chambre, nommé don Ferdinand *Alonzo*, fut surpris en tête-à-tête avec dona *Béatrix*, l'une des femmes de la reine. *Alonzo* s'échappa des mains des officiers qui l'avaient arrêté, et se réfugia dans une église. Le roi dont une des principales passions était la jalousie, s'y rend en personne; et malgré qu'Alonzo fût un de ses favoris, et qu'il affirma qu'il était marié secrétement avec dona Béatrix, *il le fit brûler vif*. La *malheureuse* Béatrix eut ordre de se retirer en *Castille*, son pays natal.

Réflexion du Traducteur. Comment l'auteur a-t-il pu avancer que le tyran avait disparu ? Le tigre aussi a ses momens de sommeil !

ne se remontra dans les momens où la douceur et la persuasion, art qu'il possédait à un suprême degré, ne lui réussissaient pas. En général, l'air affable et prévenant avec lequel il accueillait tout le monde, lui avait gagné beaucoup de cœurs; mais, s'il était loin d'affecter l'orgueil d'un monarque, il n'en perdit jamais aussi la dignité. Il avait tous les jours à sa table des personnes distinguées soit par leur rang, soit par leur mérite personnel. Le ton instruit et poli qui y règnait, contribua à introduire un peu le goût des lettres et des convenances dans les sociétés de son royaume. Don Alonzo fut aussi le père des pauvres; et jamais le vrai talent ne trouva plus de protection et d'encouragement en Portugal que sous son règne.

Tous les historiens rendent hommage à son courage brillant, et à sa force extraordinaire. En effet, son effigie que l'on voit sur sa tombe au couvent de Batalha, et qu'on dit avoir été sculptée

d'après nature, semble venir à l'appui de ce témoignage; car elle représente un homme extrêmement nerveux. On conserve dans le même couvent son casque et sa hache d'armes qui est d'une pesanteur telle que je crois peu d'hommes en état aujourd'hui de la soulever.

Don Jean semble être la preuve de ce que Shakespear et Agrippa nous disent de la force et du courage des enfans nés hors du mariage; car, ce prince, comme nous l'avons déjà fait observer, était fils naturel de don Pèdre. « D'un lit » adultère, écrivait Agrippa, sont sortis » les plus grands héros, tels qu'*Her-* » *cule, Alexandre, Ismaël, Abime-* » *lech* (1), *Salomon*, *Constantin*, » *Clovis*, *Théodorie roi des Goths*, » *Guillaume le conquérant*, *Raymond* » *d'Arragon*, *etc.* ».

Pour donner un exemple de la force

(1) De *Sousa*, historien portugais, compare don Jean à Abimelech.

personnelle de don Jean, nous allons rapporter une anecdote que nous tenons d'un portugais. Ce prince était si assuré de l'amour du peuple, qu'il se promenait très-souvent seul. Dans l'une de ses promenades du matin, il apperçut un vieillard boîteux et borgne qui attendait, de l'autre côté d'un ruisseau, que quelqu'un lui aidât à passer une planche qui le traversait. Don Jean va à lui, le prend sur ses épaules, et le porte jusqu'au chemin. Le pauvre vieillard, étonné de la force et de l'agilité de son porteur, s'écria : « Que Dieu veuille » donner à don Jean toute une armée » de braves et vigoureux hommes comme » toi, pour humilier l'orgueil des Cas» tillans qui m'ont privé d'un œil et de » l'usage d'une jambe » !

Le roi l'invita alors à lui raconter les différentes actions où il s'était trouvé, ce que le bon vieillard fit en peu de mots; mais à peine eut-il achevé son récit, que don Jean reconnut qu'il était

Fonseca, ce brave soldat qui avait combattu si vaillamment à ses côtés pendant tout le temps de la fameuse bataille d'*Aljubarota* qui lui affermit la couronne sur la tête. Affligé de le voir dans un pareil état, il l'engagea à se rendre le lendemain matin au palais du roi, afin de savoir pourquoi ses ministres l'avaient ainsi négligé. « *Qui demande-rai-je?* » s'informa alors ce nouveau Bélisaire. « *Votre brave camarade d'armes à la bataille d'Aljubarota* », répondit le roi en reprenant son chemin.

Une personne qui avait été témoin, à une certaine distance, de l'aventure, courut à *Fonseca*, et lui apprit ce que son Souverain venait de faire pour lui. « Ah ! s'écria le bon vieillard, quand » il fut revenu de sa surprise, je suis » maintenant convaincu de la vérité de » ce que j'ai si souvent entendu dire, » que les épaules des rois étaient habi- » tuées à supporter de grands fardeaux. » Je me félicite d'avoir consacré les plus

beaux jours de ma vie au service d'un » prince qui, comme celui *d'uz*, a des » jambes pour les boîteux, et des yeux » pour les aveugles ».

Près du tombeau du fondateur sont quatre sépulcres en pierre d'un travail très-élégant, quoique dans le genre gothique. Ils contiennent les cendres de ses fils, les princes *Pierre*, *Henri*, *Jean* et *Ferdinand*.

Le Prince Pierre.

Ce prince fut duc de Coimbre et de *Monte-Mor*, chevalier de l'ordre de la Jarretière, etc. Pendant la minorité de don Alphonse premier, son neveu et son gendre, il fut chargé du gouvernement du royaume ; et tous les historiens du temps rapportent que jamais les loix ne présentèrent un plus grand caractère d'impartialité et d'humanité que sous son administration qui dura onze ans.

Il n'était pas moins grand homme d'État que capitaine habile et entreprenant. Il se distingua en personne dans différens combats en Afrique, où il commandait une armée portugaise contre les Maures. Il signala aussi sa valeur en Allemagne dans la guerre de l'empereur Sigismond contre les Turcs.

Le grand nombre de ses voyages et les charmes de son éloquence le firent nommer l'Ulysse de son siècle. Il partit en 1424 de Portugal, et employa quatre ans à parcourir une grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. La mode de voyager n'était pas fort répandue de son temps, et sur-tout parmi les personnes de son rang; ses aventures donnèrent lieu à plusieurs rapports fabuleux. Faria dit qu'il écrivit plusieurs ouvrages sans en citer les titres. Ils sont tellement ignorés aujourd'hui qu'il nous serait très-difficile de les indiquer. Il est à présumer que, s'ils eussent été

de

de quelqu'intérêt, ils fussent déjà parvenus à la connaissance du public.

Don Pèdre, après avoir donné à son pays des preuves multipliées de sa sagesse dans les conseils et de son courage dans les combats, fut mis à mort par le roi son neveu, à l'instigation de quelques courtisans, jaloux de le voir à la tête du gouvernement. Le monarque faible et barbare ne tarda pas à se repentir d'avoir privé le monde entier d'un si grand homme; mais la voix de la justice et celle de l'humanité frappèrent trop tard son cœur. Dans la vue d'expier son crime, il ordonna à un tribunal de réviser le procès de son oncle. Celui-ci ayant été déclaré innocent de l'offense dont on l'avait accusé, don Pèdre crut avoir appaisé ses mânes en publiant par-tout son innocence, et en faisant déposer ses restes dans le monastère de Batalha.

Le Prince Henri.

Le prince Henri semblait être né pour faire le bonheur du genre humain, pour le délivrer des langes de la féodalité, et lui procurer toutes les sources d'instruction, tous les avantages enfin qui dérivent de la liberté et de l'étendue du commerce. Aux rares perfections qui élèvent la vie d'un homme au plus haut degré de splendeur, il joignait les talens aimables qui l'embellissent. Sa devise chérie, *le talent de bien faire*, fut justifiée par toutes ses actions qui n'eurent jamais pour but que la félicité de ses semblables. L'esprit de la navigation qui reposait encore sur les eaux, à sa voix étendit ses aîles, et plana jusqu'aux rivages les plus éloignés.

Le roi son père, après avoir réduit ses ennemis voisins, se préparait à célébrer le retour de la paix par de grandes fêtes, au milieu desquelles il avait pro-

jeté de conférer les honneurs de la chevalerie à ses fils. Mais ceux-ci, pensant avec raison que cette distinction devait être la récompense d'un mérite éprouvé, convinrent de représenter au roi, que l'argent que coûterait la cérémonie de leur réception serait mieux employé sur le champ de bataille, où ils trouveraient une occasion de convaincre le public qu'ils étaient dignes de ces honneurs. Le résultat de leur juste remontrance fut la prise de *Ceuta*, où leur père les reçut chevaliers aux applaudissemens de toute l'armée.

Les prisonniers que la fortune de la guerre livra dans cette occasion entre les mains du roi, trouvèrent en lui un ennemi généreux, et Henri eut le bonheur de rencontrer parmi eux quelques Arabes qui avaient voyagé dans plusieurs parties de l'Orient. Les renseignemens qu'ils lui donnèrent, le mirent à portée d'étendre ses connaissances en cosmographie, son étude favorite. Vou-

lant s'y livrer uniquement et sans distraction, il se retira dans un village isolé du royaume d'Algarve, nommé *Sagres*. Là, comme le grand Newton, cultivant les hautes sciences, il vivait dans un célibat continuel; là, à la vue de l'Océan qui enflammait ses espérances et son courage, il créait ses arsenaux, formait des chantiers et des bassins pour ses vaisseaux, laissant la direction des soins ordinaires de l'État à son père et à ses frères.

Après avoir tracé les découvertes à faire sur les côtes d'Afrique, il continua de s'occuper, nuit et jour, de l'étude des mathématiques et de la géographie. L'art de la construction des vaisseaux fit de grands progrès sous les auspices de son génie, et le temps a confirmé la vérité de ses conjectures sur la forme du globe terrestre. Ce fut lui qui le premier indiqua l'usage du compas, ainsi que de la latitude et de la longitude sur mer, et qui apprit à fixer

celles-ci par des observations astronomiques ; idées dignes de marcher de front avec les grands apperçus de Bacon et les découvertes de Newton.

Ce prince poursuivit pendant plus de quarante ans les découvertes qu'il avait entreprises le long de la côte d'Afrique. Les isles de Porto Santo et de Madère furent les premiers fruits de ses recherches. Il découvrit aussi les *Açores et les isles du cap Verd*, et ses capitaines, après avoir parcouru un intervalle de trois cent soixante-dix lieues du cap Bojador à *Siera Léona*, traversèrent la ligne équinoxiale et firent voile pour l'isle de Saint-Mathieu, située par le second degré de latitude sud.

Henri, parvenu à l'âge de soixante-sept ans, subit la loi commune à tous les êtres. Il mourut en 1463, emportant avec lui la douce certitude que la découverte des régions orientales couronnerait un jour les recherches auxquelles il avait donné naissance. Il eut encore

la consolation de penser qu'il laissait la marine de Portugal en état de faire la loi aux Maures, et son commerce prêt à prendre un grand essor. Mais le souvenir le plus cher à son cœur était celui d'avoir porté un coup mortel au mahométisme, et ouvert la voie aux progrès universels du christianisme et à la civilisation de l'espèce humaine.

C'est donc à ce prince qu'il faut rapporter tous les avantages qui sont provenus ou qui proviendront encore de la découverte de la plus grande partie de l'Afrique et des deux Indes. C'est à lui aussi que l'on doit la civilisation de ces contrées, ou de telle autre à découvrir; car la ligne qui sépare la raison de notre siècle des préjugés du sien, fut vraiment l'ouvrage de son génie et de ses immortels travaux. Qu'est-ce qu'Alexandre, marchant la tête couronnée de lauriers à la tête de son armée, auprès de Henri, contemplant le vaste Océan de sa fenêtre située sur le rocher

de Sagres, et traçant à travers les flots une route à ses vaisseaux pour arriver jusqu'aux extrêmités du monde ! Le premier me donne l'idée d'un génie malfaisant, l'autre celle d'un dieu bienfaisant (1).

L'effigie du prince Henri, que l'on voit étendue sur sa tombe, a la tête ceinte d'une couronne royale ; en effet, suivant de *Sousa*, il avait été élu roi de Chypre. Il fut aussi grand-maître de l'ordre de Christ, duc de Viseu et chevalier de la Jarretière. Les historiens et les poëtes de toutes les nations de l'Europe célébrèrent à l'envi ce père de la navigation. Voici le tribut que le plus grand des bardes portugais a payé à sa mémoire, ainsi qu'à celle de son frère

(1) *Voyez* l'histoire de la découverte de l'Inde par *Mickle*, la description de *Batalha* du P. de *Sousa*, l'histoire de l'Inde par *Faria*, et les observations de *Barros* sur la découverte de Madère. C'est de ces différens auteurs que j'ai extrait mes citations.

don Pèdre, dont nous avons fait mention ci-dessus.

Gama expliquant au catual ou ministre de Calicut les figures représentées sur les bannières de ses vaisseaux, lui dit :

« Tournez les yeux sur ces deux » princes *don Pèdre* et *don Henri*, il- » lustres enfans du roi Jean premier. » L'un a laissé dans l'Allemagne des » traces immortelles de son courage ; » l'autre (Henri) est à jamais célèbre » pour avoir étendu la navigation por- » tugaise au-delà des bornes connues. » Il joignit à cette gloire celle d'être » monté le premier l'épée à la main » sur les remparts de *Ceuta*. Au doux » nom de Henri, voyez comme la joie » brille sur le front de mes matelots ! » C'est le génie de ce jeune prince qui » enhardit nos pères. Encouragés par » leurs premiers succès, nous sommes » parvenus par degrés jusqu'à cette ex- » trêmité de l'Afrique qui regarde le

» pôle antarctique. Laissant ensuite der-
» rière nous toutes les nations situées
» entre les deux tropiques, nous avons
» pénétré jusqu'aux régions dont les ha-
» bitans n'ont jamais vu les sept étoiles
» du nord. O Henri, ton nom est im-
» mortel »! *Lusiade de Camoëns, chant VIII, traduction de la Harpe.*

Un barde anglais, en décrivant la situation de l'Europe au commencement du quinzième siècle, dit aussi de lui :

« A la voix de Henri inspiré par le
» ciel, le génie du commerce et de la
» navigation qui, depuis des siècles,
» restait enseveli dans les profondeurs
» de l'Océan, se réveille, s'élance à la
» surface des ondes et court réunir les
» mondes séparés ». *Thompson.*

Don Jean.

La vie de ce prince n'offre rien de bien intéressant. Il fut maître de l'ordre de Saint-Jacques et grand-connétable

de Portugal. Sur les côtés de son tombeau sont représentées des fraises sauvages, une besace et des coquilles. Ces deux dernières font allusion à son ordre, et le père de Sousa suppose qu'il avait adopté les premières pour exprimer sa tendre dévotion envers Saint-Jean-Baptiste dont il portait le nom, et qui vivait de fruits sauvages.

Don Ferdinand.

Ce prince, après avoir remporté plusieurs victoires en Afrique, mit le siége avec son frère Henri devant *Tanger*, où les Maures parvinrent à le cerner, ainsi que toute son armée montant à sept mille hommes. On dit que celle de l'ennemi était de six cent mille. Les princes pour se tirer de cette position offrirent de rendre *Ceuta* et de ramener leurs troupes en Portugal. Les Maures acceptèrent avec joie la proposition, et demandèrent un des princes pour ôtage.

Don Ferdinand offrit sa personne, et resta comme garant du traité.

Lorsque l'on fut instruit à Lisbonne de ce malheureux événement, il y eut partage d'opinions dans le conseil. Le roi voulait l'accomplissement du traité afin de délivrer son frère ; mais la Cour aux sollicitations du pape insista sur la nécessité de garder *Ceuta* comme un boulevard contre les entreprises des infidèles. Il fut décidé alors que l'on proposerait une forte somme d'argent pour la rançon du prince.

L'offre ayant été rejetée des Maures, don Édouard qui venait de monter sur le trône, résolut d'employer la force pour la délivrance de son frère ; mais, au moment de s'embarquer avec une armée formidable, il fut attaqué de la peste qui l'emporta. Ses dernières volontés enjoignaient à la reine d'échanger *Ceuta* contre son frère ; elles n'eurent point leur exécution, et le malheureux

don Ferdinand finit ses jours dans la captivité.

Son généreux dévouement, qui avait été l'objet de l'admiration publique, fit donner des larmes sincères à sa mémoire, larmes que les traitemens cruels qu'il éprouva de la part des infidèles rendirent encore plus amères. Son courage et sa patience dans les fers ont fourni un texte à plusieurs romances touchantes. Don Ferdinand est vénéré aujourd'hui comme un saint parmi les Portugais, et les moines de *Batalha* célèbrent le 5 juin sa fête avec la plus grande solemnité.

Sur les tombeaux des princes dont nous venons de faire mention, ainsi que sur celui du roi leur père, existent en demi-relief plusieurs emblêmes relatifs à leurs faits d'armes personnels et aux sentimens qui les dirigeaient. On y voit aussi leurs devises écrites en français. Le père de Sousa observe à ce

sujet que la langue française était déjà beaucoup estimée de leur temps à cause de sa courtoisie et de ses graces, et que les princes la parlaient couramment. Voici ces devises gravées dans le français d'alors. .

Le roi Jean Ier. *Il me plaît pour bien.*
Don Pèdre. . . *Desir.*
Don Henri. . . *Talent de bien faire.*
Don Jean . . . *Je ai bien raison.*
Don Ferdinand. *Le bien me plaît.*

Le Roi Édouard.

Ce prince était l'aîné des fils de Jean premier, auquel il succéda. Son effigie et celle de Léonore sa femme se voient sur un tombeau placé au pied du grand autel de l'église. Édouard ne régna que cinq ans et un mois. Dans ce court espace de temps, le royaume éprouva de grands désastres occasionnés, soit par les guerres d'Afrique, soit par la

peste qui ravagea le Portugal, et fit périr un nombre considérable de ses habitans, ainsi que le roi lui-même. Édouard fut juste dans son administration, et rendit un service important à son pays en simplifiant les loix et en contraignant la noblesse à borner ses dépenses. Une pareille ordonnance ne nuirait point, je crois, à la santé et aux affaires des nobles actuels de Portugal.

Suivant les historiens portugais, don Édouard fut un des hommes les plus accomplis de son siècle. Il parlait et écrivait le latin avec pureté et élégance ; il composa même plusieurs ouvrages. Nous ne pouvons rien dire de leur mérite ; car à peine sont-ils connus aujourd'hui ; sa mémoire n'a pu les sauver de l'oubli : le temps, comme l'on voit, n'épargne pas plus les écrits des princes que ceux des autres hommes. *Faria* ne fait mention que d'un de ces ouvrages, qui était un traité sur l'art de monter à cheval. Il y a apparence qu'un des

parens de l'auteur, le prince Alphonse, fils de Jean second, qui est enterré dans la salle du chapitre, et qui mourut d'une chûte de cheval, n'avait pas lu ce traité.

Le Roi Jean second.

Dans l'une des chapelles pratiquées à l'est sont déposées les restes de Jean second, sans être accompagnés d'aucun monument ni même d'inscription : mais ses actions feront encore parler de lui, quand tous ces mausolées superbes que consacra l'orgueil seront réduits en poussière. Son corps confié à la terre en 1495, c'est-à-dire depuis environ quatre cents ans, ne présente aucune trace de corruption, quoiqu'il n'ait pas été embaumé. Je laisse au naturaliste à décider si c'est un effet de la nature de la maladie dont il mourut, qui était une hémorrhagie occasionnée, dit-on, par l'eau d'une source empoisonnée située

près d'*Evora*, ou de quelques propriétés anti-septiques de sa bière, ou enfin de la réunion de ces deux causes. Des gens plus superstitieux peut-être que philosophes, ne manqueront pas d'attribuer ce phénomène à la sainteté du monarque. A Dieu ne plaise que je cherche à affaiblir leur pieuse croyance !

Si le degré d'estime accordée aux gouvernans ne doit être calculé que sur le bien qu'ils font aux gouvernés, Jean second a sans contredit les plus grands droits à la reconnaissance de la postérité. Sa Cour avait l'air du lycée de l'Europe. Les savans s'y rendaient de toute part, et ils y étaient accueillis en raison de leur mérite et de leur utilité, seuls titres aux encouragemens et à la libéralité du prince.

Les différences d'opinions religieuses n'en mettaient aucune dans ses faveurs; car on comptait dans son conseil, parmi ses médecins et même les missionnaires de l'État, des juifs d'un grand talent;

et,

et, pour rendre justice ici aux *Israélites* portugais, je remarquerai qu'en général ils se sont distingués par leur attachement et leur fidélité aux loix de ce pays, dans les temps antérieurs à l'établissement de ce tribunal de sang qui a dépeuplé le Portugal, et bâti un antre à la persécution sur les ruines du temple de l'humanité.

Les profondes connaissances de Jean second en mathématique lui firent soupçonner qu'il existait des principes de navigation plus sûrs et plus expéditifs que ceux qu'on avait suivis jusqu'alors. Il communiqua ses doutes aux savans de sa Cour, qui s'appliquèrent avec tant de succès à les résoudre que le monde leur est redevable de l'invention de l'*astrolabe* (1) et des premières tables calculées à l'usage des pilotes.

---

(1) L'astrolabe est un instrument avec lequel on mesure la hauteur du soleil et la distance des étoiles. On en attribue l'invention à *Roderigue* et à *Jozé*, deux

Jean second leur dut aussi l'avantage de pouvoir étendre ses domaines par les découvertes que ses vaisseaux firent le long des côtes d'Afrique, d'où ils revinrent chargés des productions les plus précieuses de cette partie du globe. Mais le fruit le plus important de ces découvertes aux yeux du prince, fut l'occasion qu'elles lui présentaient de propager la lumière de l'évangile. On peut juger du nombre des Africains convertis sous son règne, par celui des noirs baptisés dans le seul royaume de Congo, lequel, s'il n'y a pas erreur de calcul, montait à cent mille ames.

Avide de faire briller dans des régions encore plus éloignées les drapeaux pacifiques du Christ, Jean second dépêcha *Barthélemi Dias*, avec l'expédition qui fit la première reconnaissance

---

médecins juifs qui vivaient à la Cour de Jean second. L'histoire dit qu'ils furent assistés par Martin de Bohême, un des plus grands mathématiciens de son temps.

du cap de Bonne-Espérance; découverte qui lui inspira le plus fort espoir de déployer bientôt ses enseignes sur les bords du Gange.

Pour y parvenir, il ordonna à *Pierre Covillam* et à *Alonse de Payva* de se rendre par terre dans l'Inde, et d'y prendre le plus de renseignemens qu'ils pourraient sur l'état de ces contrées, afin de faire réussir la nouvelle expédition qu'il projetait. Ces deux voyageurs arrivés à *Toro* en Arabie, se séparèrent, et prirent une route différente. *Covillam*, après avoir visité *Cananor*, *Calicut*, *Goa*, *Sofala*, *Mozambique*, *Quiloa*, *Mombara*, *Mélinde*, ect. revint au *Grand-Caire* où il apprit la mort de son compagnon. Peu de temps après leur départ de Lisbonne, le roi avait envoyé sur leurs traces le *rabbi Abraham*, né à *Baja* en Portugal. Ce juif rencontra au Caire *Covillam* qui, l'ayant chargé de toutes les observations qu'il avait recueillies, continua son voyage

vers l'*Abyssinie*. Malheureusement on n'en entendit plus parler.

Les détails importans que le roi reçut du juif accrurent son penchant naturel pour les découvertes ; mais il fut obligé de suspendre ses grands projets pour veiller à la sûreté de son royaume et à la sienne propre. Le duc *de Viseu*, à la tête d'un parti de mécontens, venait de conspirer contre sa vie. Sa majesté ayant eu le bonheur d'échapper trois fois au poignard de ses assassins, envoya chercher le duc. Le prince se promenait alors dans l'un de ses jardins ; le duc arrivé, Jean second s'entretînt avec lui des devoirs réciproques d'un roi et de la nation qu'il gouverne. Bientôt le roi se retournant vers le duc l'apostropha en ces termes : « Que fe-
» rais-tu à l'homme qui voudrait t'ôter
» la vie? Je tâcherais de le prévenir, lui
» répondit *Viseu*. Eh bien! s'écria le
» roi, comme jadis Nathan dit à Da-
» vid, cet homme, c'est toi »; et il lui

enfonça en même temps son épée dans le sein.

Ce fut à ce Jean second que le pape Alexandre VI, dans un accès de générosité, fit présent de la moitié du globe pour terminer le différend qui s'était élevé entre les couronnes de Portugal et de Castille au sujet de la souveraineté de l'Océan. Voici la manière dont s'y prit le moderne Alexandre pour trancher ce nouveau nœud gordien. Il mesura d'abord cent lieues à l'ouest des isles du cap Verd, et par ce point il fit passer une ligne tirée d'un pôle à l'autre. Puis, s'armant de son secteur divin, il fit deux parts. Il donna l'hémisphère oriental avec ses terres et ses mers au roi de Portugal; il offrit l'autre au roi de Castille, avec défense en même temps aux peuples des deux couronnes de franchir sa ligne de démarcation, et ce, sous peine d'encourir les foudres de l'église. Mais plus on a, plus on veut avoir. En effet, Jean second peu satis-

fait de ce qui lui était échu du partage du globe, insista pour que son rival au lieu d'un hémisphère entier n'eut qu'un segment. A la fin, les ministres des deux puissances contendantes s'étant abouchés, terminèrent la querelle en transportant la ligne deux cent soixante et dix lieues plus loin à l'ouest que ne l'avait fait le pape.

Leyria.

Cette ville, l'une des plus anciennes du Portugal, est située sur les bords de la rivière de *Lis*, au milieu d'un pays fertile entremêlé de hauteurs et de vallons. Le sol en est si productif, qu'avec très-peu de travail on y recueille abondamment du bled, des olives et du vin. C'est à cette fécondité peut-être qu'il faut attribuer le peu de progrès que l'agriculture et les autres arts ont fait dans les environs de *Leyria*. De-là un air d'oisiveté et d'ennui qui se retrouve

jusque dans chaque rue de cette ville.

Les restes d'un palais (1), qui fut d'abord la résidence du roi Dionis, surnommé le Laboureur, se font remarquer sur le sommet d'un précipice, auprès duquel *Leyria* est bâti. Il est impossible d'envisager ces ruines sans se sentir pénétré de vénération pour la mémoire du Monarque assez ami de son pays et de l'espèce humaine pour avoir converti le fer de sa lance en un soc de charrue.

Lorsque le roi Dionis eût assuré la tranquillité de ses domaines, il dirigea toute son attention vers l'agriculture. Il

(1) On dit qu'une grande partie de ce palais a été construite avec les débris d'une ancienne ville nommée *Callipo*, qui, suivant l'histoire, existait dans le voisinage. J'ai eu occasion de voir une pièce d'or trouvée récemment parmi ses ruines. Cette pièce était parfaitement exécutée, et représentait sur le revers la figure d'un taureau. Il y a apparence que le vrai nom de cette ville était *Calliope*. Comme cité romaine, on aura pu l'appeler du nom de la mère d'Orphée et de la muse de la poésie épique.

commença d'abord par restreindre le pouvoir féodal sous lequel les malheureux cultivateurs avaient gémi pendant long-temps. Il fit ensuite construire sous ses yeux, dans chaque partie du royaume, des fermes qu'il pourvut de tous les instrumens nécessaires à l'agriculture, et qu'il distribua à des laboureurs, classe d'hommes qu'il regardait comme les vrais piliers de l'État, et les compagnons paisibles de la nature.

Le Portugal, qui aujourd'hui ne produit tout au plus de bled que pour trois mois de sa consommation annuelle, était, du temps de Dionis, un des premiers greniers de l'Europe. On aurait tort de supposer que l'état actuel des moissons en Portugal provient d'une altération dans la qualité du sol; car partout le sol est immuable, si toutefois quelque chose de terrestre peut l'être. Cette rareté du bled doit être attribuée uniquement à une grande révolution qui s'est faite dans l'esprit du peuple.

Les Portugais modernes, d'une opinion contraire à celle de leurs sages ancêtres, ne voient la prospérité de leur pays que dans les mines profondes du Brésil; tandis qu'ils oublient que sa vraie richesse gît seulement à six pouces de la surface de leurs champs. Dionis était si convaincu de cette vérité, d'après la connaissance qu'il avait acquise de la fertilité des terres de son royaume, qu'il n'eût jamais recours à ses voisins pour s'approvisionner des objets de première nécessité et même de luxe; car il retirait du Portugal jusqu'à de l'or et de l'argent. En effet, il avait une couronne magnifique et un sceptre faits avec un or extrait des sables du Tage.

Mais pourquoi faut-il que les plus grands caractères ne soient pas exempts d'imperfection ? Comme notre Henri second, Dionis aimait passionnément les femmes; mais il n'avait point, comme le héros Breton, une espèce d'excus à

présenter en faveur de ses infidélités conjugales ; car la reine possédait éminemment toutes les vertus qui ornent son sexe. Celle-ci, loin de faire rejaillir sur ses enfans les fautes de leur père, prit sous sa protection les nombreux rejetons des amours illégitimes de son mari, et leur donna la même éducation et les mêmes soins qu'à ses enfans propres. L'histoire rapporte que tant de générosité de sa part fut couronnée du retour de son mari à ses premiers engagemens. Cette pieuse reine a été canonisée sous le règne de Philippe IV d'Espagne.

Il subsiste encore une institution qui fait le plus grand honneur à la mémoire de Dionis; c'est celle de la célèbre université de *Coimbre*, qu'il fonda en 1291. Il fit planter aussi la forêt de *Marinha*, l'une des plus étendues de l'Europe. Le Portugal a, sans contredit, retiré plus d'avantages de ces établissemens de Dionis, que de toutes les vic-

voires du roi Emmanuël. *Camoëns*, sensible au mérite d'un si grand prince, lui a payé le tribut suivant :

« Après Alphonse III régna Dionis » qui soutînt dignement la gloire de son » père (1). Sous son administration » fleurît l'olivier de la paix ; d'abon- » dantes moissons ornaient le sein des » plaines, et les échos des rivages ré- » pétaient au loin le bruit simultané » des rames. Toujours il respecta les » droits éternels du peuple, et par lui » de sages loix assirent le gouverne- » ment sur les bases de la justice. Non, » jamais la libéralité du prétendu fils » d'Ammon n'égala celle de Dionis (2) ! » Protecteur des sciences et des arts, les

---

(1) Le roi Dionis était l'aîné des enfans d'Alphonse III. Il naquit à Lisbonne le 9 octobre 1261.

(2) La libéralité de Dionis passa en proverbe. Quand il fut nommé médiateur du différend qui existait entre les rois de Castille et d'Arragon, il fit à leur famille et à la noblesse d'Espagne des présens d'une valeur inouie jusqu'alors. Quelques jours avant son départ,

» Muses à sa voix s'empressèrent d'a-
» bandonner l'Hélicon pour venir ha-
» biter sa Cour ». *Lusiade, ch. III.*

Le 25 Mars de chaque année, il se tient une foire considérable à *Leyria.* Elle attire une grande quantité de marchands, et on y voit exposés en vente différens articles des fabriques anglaises, entr'autres beaucoup d'étoffes de laine de la seconde qualité, et toutes sortes de marchandises communes. Les articles du pays consistent en vaisselle d'argent, bijouterie, toile et poterie. Quant au premier objet, qui ne laisse pas que d'être considérable, son mérite tient plus au poids qu'au travail.

Dans l'endroit le plus apparent du marché étaient établis, sur des trai-

---

un Castillan qui dînait avec lui observa qu'il était le seul sur qui la munificence du roi ne se fût pas étendue. De tous les présens que Dionis avait apportés, il ne lui restait plus que la table d'argent sur laquelle il mangeait, et il s'empressa de la donner à son convive.

teaux, deux charlatans Français, l'un empyrique, l'autre arracheur de dents. Celui-ci monté sur une table, s'escrimait en tours de son métier qui jetaient en extase son nombreux et béant auditoire; et dans le fait, l'adresse de cet homme était étonnante; car à peine touchait-il une dent qu'elle était arrachée. Il m'assura que chaque jour de la foire lui rapportait une portugaise, ou 40 livres tournois, quoiqu'il ne taxât le pauvre qu'à *dix reis* par dents.

L'empyrique qui débitait sa panacée à l'ombre d'un grand parasol, ne faisait pas foule comme son camarade; et cela devait être, son art n'admettant aucun tour de main. Toute l'habitude de sa personne paraissait cependant devoir y suppléer; car il était grand, pâle, ridé, maigre et borgne; mais tous ces indices de science ne faisaient aucune impression sur la multitude. A l'entendre, il était parvenu, à force d'argent, d'études et d'expériences, à décomposer toute la

pharmacie, et à la réduire en un seul remède universel. C'était tout simplement des pillules, qu'il appliquait indistinctement à toutes les maladies, soit aiguës, soit chroniques.

« Accourez, disait-il, ma recette est suprême! » Et notre homme oubliait de se guérir lui-même ».

Un étranger, sans sortir de la ville, peut se faire une idée de la condition des habitans des campagnes voisines par le grand nombre de paysans qui viennent tous les ans à cette foire. Leur tenue, en général, annonce plus d'aisance que ne semble devoir leur en procurer la culture négligée de leurs champs. Les paysans portent des jaquettes courtes et grises avec des guêtres de la même couleur. Ils sont armés d'une espèce de lance longue de sept pieds, qu'ils manient avec une grande dextérité.

Les femmes sont vêtues de longues mantes rouges ou violettes, garnies de

rubans. Des chaînes d'or leur ceignent le cou et les bras.

La taille des hommes est singulièrement petite et effilée, ce que quelques personnes attribuent à une trop grande consommation d'huile; mais, si telle en était la cause, elle devrait avoir la même influence sur les femmes; et celles-ci, au contraire, sont fortes et bien proportionnées. Quoique d'une stature moyenne, comparées cependant avec les premiers, on les prendrait pour des amazones. Il ne leur manque que l'esprit guerrier de ces héroïnes, pour faire porter la quenouille à leurs maris, et les gouverner à l'exemple des femmes de Metelin.

Je fus témoin dans la cathédrale de *Leyria* d'un spectacle vraiement humiliant pour l'espèce humaine. Un dimanche, pendant que l'on célébrait le service divin, entra dans l'église une femme d'à-peu-près vingt-cinq ans que l'on disait possédée du diable. Le sacris-

tain la conduisit à l'une des chapelles latérales au-devant de laquelle elle s'arrêta, la bouche ouverte et poussant des hurlemens affreux qui semblaient partir de son ventre. La situation pénible qu'exprimaient ses yeux et toute l'habitude de son corps, parut affecter vivement la sensibilité de tous les assistans; mais il me fut impossible de deviner la cause ou la nature de son mal.

Mai 28. Nous entrions dans la saison où l'on donne au peuple le divertissement des combats de taureaux. Après une absence de quelques semaines, je retournai à *Leyria* pour assister à ces fêtes sanguinaires. Les démonstrations de joie de la part des assistans, sur-tout de ceux des classes moins instruites du peuple, en causant mon étonnement, ne me laissaient aucun doute sur leur prédilection pour ce barbare amusement. Une place quarrée, située au milieu de la ville et entourée de maisons, formait le champ de bataille. Les spectateurs

spectateurs étaient rangés sur des siéges le long des balcons de ces maisons, d'où ils voyaient parfaitement, et sans qu'il leur en coûtât rien, tout ce qui se passait sur la place.

A trois heures l'arêne s'ouvrit, et l'on vit s'y précipiter l'un des taureaux, furieux des blessures qu'on lui avait faites dans l'étable, et sur lesquelles on avait répandu de la saumure. Le nombre des combattans était d'environ seize. Chacun d'eux portait dans sa main droite une lance ou un poignard, et sur son bras gauche un manteau de soie rouge. A cette vue, le taureau plein de rage s'élança sur l'un des champions qui, malgré le danger dont il était menacé, resta ferme sur ses jambes, jusqu'au moment où l'animal voulut le frapper avec ses cornes. Alors, avançant son pied gauche pour se faire un rempart du manteau, il lui plongea sa lance dans la gorge.

La plus grande partie du spectacle

ne fut qu'une répétition du combat précédent. Même genre d'attaque, même genre de défense ; car tous les combattans étaient à pied. Deux d'entr'eux se firent distinguer par leur courage, leur adresse et leur agilité. L'un était Espagnol et l'autre Africain. Habiles à frapper l'animal dans sa partie la plus sensible, qui est celle située entre les cornes, du premier coup ils enlevèrent chacun la vie à un taureau.

Mais de tous ces combats corps à corps, le plus intéressant comme le plus périlleux fut celui entrepris par un des champions qui, jetant bas ses armes, osa attaquer un de ces animaux. Il courût à lui, le saisît par les cornes, s'y crampona, et se laissa entraîner par le taureau autour de l'arêne, jusqu'à ce que ses camarades accoururent le dégager en tuant l'animal qui, conformément aux règles établies en pareil cas, devînt leur proie commune.

Lorsqu'il se présentait dans l'arêne

un taureau plus fort et plus sauvage que les autres, les combattans s'amusaient à le faire souffrir le plus longtemps qu'ils pouvaient, et il n'y avait pas de cruautés qu'ils n'imaginassent. Un grand nombre de lances dardées à la fois, perçaient de toute part la malheureuse bête, et laissaient leurs tronçons dans sa chair. Tandis que son sang coulait à grands flots, on adaptait à des dards des tuyaux remplis d'artifices qu'on lui lançait dans le corps, après y avoir mis le feu. Aux premières impressions de chaleur, l'animal entrait dans une rage qu'il est impossible d'exprimer; d'épais tourbillons de fumée lui sortaient par la bouche et les narines; les larmes du désespoir ruisselaient de ses yeux: mais bientôt, la proie des flammes, il tombait sans vie au milieu de l'arène.

La plupart des Portugais instruits sont bien éloignés d'approuver un spectacle aussi barbare; mais le peuple y est

trop attaché pour que l'on tente de l'abolir subitement : ce n'est que par degrés qu'on peut y parvenir, et en substituant à ces fêtes quelqu'autre divertissement. La civilisation ne perdrait rien à l'échange, et l'humanité y gagnerait infiniment.

Je terminerai ma description par le court extrait d'une lettre de M. *Upton*, relative à la pièce de Spenser, intitulée : *la Belle Reine*. « On trouve, dit » M. *Upton*, dans le dixième livre d'*Hé*» *liodore*, que Théagènes était parvenu » à dompter et monter un taureau. » Nous possédons à *Oxford* un monu» ment précieux qui constate ce singu» lier genre de divertissement. Il paraît » qu'il avait pour but d'exercer les » jeunes gens aux périls et aux fatigues » de la guerre ; qu'il fut en usage en » Thessalie, et apporté à Rome par » César. Comme le docteur *Prideaux* a » déjà traité ce sujet dans sa dissertation » sur les marbres d'*Arondel*, je me

» contenterai d'ajouter que les specta-
» cles de taureaux en *Espagne* tirent,
» selon toutes les apparences, leur ori-
» gine de cet ancien exercice, auquel les
» *centaures*, enlevant les troupeaux de
» leurs voisins, dûrent leur nom, qui
» devînt un amusement public pour les
» Thessaliens, passa ensuite chez les
» Romains, et finit par se convertir en
» fêtes parmi les Espagnols modernes,
» sous le nom de *combats du taureau*».

Marinha la Grande.

Je passai dans cette ville le mois de Mai, chez l'honnête William Stephens, écuyer, qui a établi, il y a environ trente ans, à *Marinha*, une verrerie considérable. C'est le seul établissement de ce genre en Portugal. Il s'y fait peu d'importation de verres de l'étranger, et les droits d'entrée mis sur cette marchandise sont d'ailleurs si exhorbitans, qu'ils équivalent à une défense. A l'ex-

ception des bouteilles, la verrerie de Stéphens approvisionne donc le royaume et ses colonies. Le plus grand inconvénient attaché à cette fabrique, c'est sa distance de Lisbonne, qui est d'environ dix-neuf lieues. On est obligé d'y envoyer le verre dans des voitures qui mettent trois jours en route; mais cet inconvénient est bien compensé par les grandes ressources que présente la position de Marinha, pour le bois, le sable et la soude.

En effet, à très-peu de distance de ce lieu est une magnifique forêt de pins qui peut avoir trente milles de circonférence. Elle fut plantée par le roi *Dionis* pour le bénéfice de la postérité, et elle a continué de faire partie des domaines de la couronne. Avant la découverte de l'Amérique, les Portugais en tiraient tous leurs bois de construction; mais en général, elle n'est plus exploitée aujourd'hui que par M. Stéphens, à qui on a accordé le privilége d'abattre, pour

sa verrerie, tous les arbres qui menacent ruine.

La terre, autour de *Marinha la Grande*, est très-peu productive; on n'y rencontre presque par-tout que des sables ou des marais. M. Stéphens s'y est fait concéder trente acres qui étaient couverts de sable. Il m'a assuré qu'il y faisait aujourd'hui sept à huit coupes de luzerne par an, tandis qu'autrefois il n'y croissait pas une tige d'herbe.

Je dois à cet industrieux compatriote un mémoire sur la culture des abeilles, que je m'empresse de rendre public pour l'utilité des personnes qui en élèvent.

Manière d'élever les Abeilles en Portugal.

« Lorsque l'on veut former une colo-
» nie d'abeilles, il faut choisir pour
» l'emplacement des ruches, un terrain
» exposé au sud ou au sud-est, à l'abri
» des vents du nord, et entourré d'ar-

» bustes à fleurs. Le romarin doit avoir
» la préférence. Plus le voisinage des
» fleurs embrasse une certaine étendue
» et mieux cela vaut ; car les abeilles
» vont quelquefois butiner jusqu'à la
» distance d'une lieue de la ruche.
» L'emplacement choisi, il faut ouvrir
» des chemins de cinq à six pieds de
» large entre les touffes d'arbrisseaux.
» On plantera de chaque côté des haies
» portant même dimension, dans les
» intervalles desquelles on ménagera
» de petits réduits en forme de ber-
» ceaux ou de bosquets pour recevoir les
» ruches.

» Ces ruches en général devront être
» de figure cylindrique, et comporter
» environ vingt-sept pouces de hauteur
» et quatorze de diamètre. Elles seront
» formées d'écorce de liége, et recou-
» vertes d'un pot de terre dont l'extré-
» mité supérieure se terminera en cône.
» On liera le tout avec des chevilles
» d'un bois dur et solide, et l'on bou-

» chera les fentes avec de la terre
» grasse. Sur le devant de ce cylindre,
» à la hauteur d'environ huit pouces,
« sera pratiquée une petite ouverture
» pour l'introduction des abeilles. On
» divisera l'intérieur en trois parties
» égales qui seront séparées par des
» cloisons. C'est dans ces petits com-
» partimens que les abeilles formeront
» leurs cellules.

» Dans le temps que les abeilles es-
» saiment, ce qui arrive ordinairement
» en Mai ou Juin, leurs ruches doivent
» être placées dans l'endroit où elles se
» posent. Si elles descendent sur un
» arbre, il faut le secouer. La personne
» chargée de cette opération ne doit
» point s'en effrayer; car ces petits ani-
» maux ne piquent en général, que lors-
» qu'on les irrite. On fera bien cepen-
» dant de se couvrir la tête d'une espèce
» de filet de laiton à mailles très-ser-
» rées, et les mains de gants.

» Quelques-unes de ces abeilles sont

» si sauvages qu'elles vous échappent
» au moment que vous croyez les avoir ;
» on doit alors faire usage du moyen
» suivant. Étendez la nuit un drap sur
» le terrain qui avoisine l'essaim, et
» lorsque les abeilles s'y seront rassem-
» blées, renversez la ruche sur elles,
» en ayant soin d'en fermer l'entrée.
» Cette opération faite, vous ramènerez
» les extrémités du drap et vous empor-
» terez vos petites prisonnières ; mais en
» arrivant, vous aurez l'attention de ne
» pas les placer près de la ruche d'où
» elles sont parties.

» La récolte du miel qui a lieu en
» général dans le mois de Juin, époque
» où les fleurs commencent à dispa-
» raître, doit se faire dans le cœur de la
» journée, lorsque la plupart des abeilles
» sont dehors, mais jamais par un
» grand vent ou au commencement de
» la nouvelle et de la pleine lune. La
» personne chargée de cette partie aura
» soin de se couvrir la figure et les

» mains, de la manière que nous l'avons
» déjà prescrit, et elle se fera accompa-
» gner de quelqu'un tenant un réchaut,
» de garni charbon allumé et d'un peu
» de paille mouillée, afin de produire
» beaucoup de fumée. Cette fumée in-
» troduite par le sommet ouvert du
» cylindre, contraint les abeilles casa-
» nières de prendre leur essort ou les
» énivre. Alors on défait la ruche pièce
» à pièce en retirant les chevilles. A
» l'exception de deux rayons ou cellules
» que l'on laisse autour des parois, on
» enlève les autres, mais sans nuire
» aux abeilles; et de peur que celles-ci
» ne mangent les rayons conservés, on
« les recouvre d'un peu de terre; après
» quoi on rétablit la ruche dans son
» premier état.

» Les rayons ne doivent être détachés
» que lorsqu'ils sont pleins de miel.
» Rarement celui-ci est-il bon la pre-
» mière année de l'établissement. On

» recueille aux mois de Mars et d'Août
» la cire contenue dans la première di-
» vision de la ruche, où les abeilles se
» forment d'autres cellules pour les
» peupler d'une génération nouvelle.

» On doit avoir l'attention de visiter
» souvent l'emplacement, et de faire
» aux ruches les réparations qu'elles
» peuvent exiger. S'il y a dans le voi-
» sinage des serpens, il faut éviter de
» les tuer ; car ce sont les amis des
» abeilles, en ce qu'ils détruisent les
» lézards et les crapauds qui sont les
» ennemis de ces derniers.

» Quelque ruche menace-t-elle ruine?
» il faut y faire une fumigation pour
» forcer les abeilles d'en sortir et d'aller
» se réfugier dans celle que vous aurez
» placée, à cet effet, auprès d'elle.
» Cette opération ne doit se faire qu'au
» printemps, lorsque les fleurs commen-
» cent à s'épanouir. J'ai déjà recom-
» mandé cette fumigation pour la ré-

» colte du miel; mais j'observerai que
» cette méthode, trop souvent répétée,
» finirait par détruire la colonie.

» Comme les abeilles, en revenant du
» butin, sont chargées et lasses, il faut
» écarter de leur chemin tout ce qui
» peut faire obstacle à leur descente;
» car ces petits animaux ne décrivent
» point dans leur vol une ligne perpen-
» diculaire, mais oblique ».

Le monastère royal d'Alcobaça.

Le monastère royal d'*Alcobaça* est situé dans un joli village du même nom, à environ quinze lieues au nord de Lisbonne. Il est abrité, principalement vers l'ouest, par des hauteurs qui se terminent en montagnes. Tout le pays environnant est bien cultivé et produit du blcd et des fruits de différentes espèces.

En remontant à l'origine de ces édifices consacrés à la religion dans le

douzième siècle, on découvre que la plupart d'entr'eux ont été fondés en reconnaissance de la protection du ciel dans une bataille, ou en expiation des péchés du fondateur; de sorte, qu'à bien dire, ils mériteraient le nom de temples de la reconnaissance et du repentir. Ce fût le premier motif qui donna naissance au magnifique monastère d'Alcobaça. Il fût fondé en 1170 par Alphonse, premier roi du Portugal, en exécution d'un vœu qu'il avait fait avant la prise de la forteresse de *Santerem* sur les Maures.

Faria rapporte que Saint-Bernard qui résidait alors à Clervaux en France, sur une révélation qu'il eût de la pieuse intention du roi, expédia deux moines pour commencer le monastère à l'heure même que le vœu serait prononcé. L'emplacement sur lequel ce monastère est bâti n'est pas celui qui lui était destiné dans le principe. Comme on achevait d'en tracer les fondemens qui aboutissaient au chemin, un ange descendu

nuitamment du ciel, enleva les lignes et fût les replacer plus en arrière et dans un endroit plus commode. On juge bien qu'il n'épargna pas le terrain. Ce miracle est représenté dans un grand tableau que l'on voit dans la galerie de l'hospice.

Le bon ange aurait mieux fait de transplanter l'église paroissiale qui fait face au monastère et que l'on a bâtie au milieu du grand chemin, de manière à obstruer la voie publique. A voir ce monument, on le prendrait plutôt pour un arc de triomphe que pour une église.

Si les miracles de l'espèce de celui dont nous venons de parler sont rares de nos jours, il paraît qu'il en était autrement dans les siècles passés. De très-graves écrivains nous assurent que, lorsque *Constantin-le-Grand* voulût transférer le siége de son empire dans l'orient, il jeta les yeux sur Chalcédoine pour en faire sa capitale. A peine les ouvriers avaient-ils commencé à toiser

le terrain, que des aigles, ces anciens messagers de Jupiter, enlevèrent leurs cordeaux et les laissèrent tomber sur Bysance; ce qui détermina l'empereur à bâtir la ville qui porte encore aujourd'hui son nom.

Il est bien à regretter que les aigles ou l'ange n'aient pas fait une visite à Londres. Le plus grand nombre des citoyens de cette ville entendrait, je crois, avec plaisir, citer l'enlèvement de l'église de Saint-Clément, placée dans le Strand, au nombre des miracles que je viens de soumettre à la croyance de mes lecteurs.

Mais rentrons dans notre monastère. Cet établissement sert à marquer trois grands événemens, savoir: la naissance de la monarchie portugaise, celle des *Bernardins* de friande mémoire, et l'introduction en Portugal d'une nouvelle espèce d'architecture à qui nos antiquaires donnent le nom de *Gothique moderne du nord*. L'église est entièrement

ment bâtie dans ce style, à l'exception cependant de la façade occidentale, d'un genre encore plus moderne que le reste, et qui réunit tous les défauts du toscan et du gothique.

En entrant dans cette église par le portail de l'ouest, on est frappé de cette majesté intérieure, commune à toutes les églises gothiques; mais il en est peu qui la possède dans un plus haut degré. La perspective est terminée à l'est par une magnifique gloire, placée au-dessus de l'autel, à trois cents pieds de distance de l'entrée; cette distance semble encore plus considérable par le rétrécissement de la nef, et une succession régulière de piliers, au nombre de vingt-six, c'est-à-dire, treize de chaque côté. L'intervalle du centre d'un des piliers à celui de l'autre, n'est que de dix-sept pieds trois pouces; et il devrait comporter un tiers de plus d'après les proportions observées parmi les plus beaux édifices gothiques. Le même dé-

faut de proportion se retrouve dans la construction des piliers dont le massif est trop fort pour le poids de la voûte ; il paraît en général, que l'entrepreneur n'avait aucune idée de ce *minimum* en architecture, que l'expérience et le goût ont depuis indiqué à ses successeurs. En tout, le style de cette église diffère très-peu de celui des anciens édifices normands ou saxons, excepté dans ce qui a trait aux voûtes, lesquelles, au lieu de former une semi-courbe, se terminent en pointe. Voilà pour l'ensemble. Si l'on s'arrête ensuite aux détails, on retrouve les défauts de proportion et la sculpture informe des églises saxones. Les chapitaux, par exemple, ne sont, pour ainsi dire, que de simples blocs ; les piliers offrent très-peu d'ornemens dans leurs bases ; les côtés des voûtes et les architraves des croisées sont dépourvus de cette élévation d'où dépend la clarté d'un édifice.

Le chœur représente un demi-cercle

à l'instar de celui des anciennes églises ou basiliques qui, suivant l'abbé de Fleuri, reçurent cette forme des premiers chrétiens pour imiter la partie des temples juifs où s'assemblait leur sanhédrin.

Les décorations gothiques qui, primitivement, ornaient le chœur, sont masquées aujourd'hui par des colonnes grecques avec leurs accessoires. Ce changement fut exécuté il y a environ dix-huit ans par un sculpteur Anglais, nommé William Elsden, à la sollicitation des moines. Rien de plus insipide pour un admirateur de l'antiquité, ou même simplement pour un homme de goût que cet amalgame ridicule du grec avec le gothique, dans la partie de la sculpture la mieux traitée.

Comme l'église d'Alcobaça est un des premiers et peut-être un des plus magnifiques monumens du gothique moderne du nord en Europe, nous aurions desiré que la nature et les bornes de

notre ouvrage nous eussent permis de nous étendre davantage sur ce qui concerne son architecture, et même d'en joindre ici le plan. Nous nous fussions attachés à prouver et nous osons croire que nous l'eussions fait avec quelque succès, qu'aucune partie de cet édifice n'appartient pas plus au style gothique qu'elle ne participe de l'architecture moresque, ou de la forme des berceaux et des bosquets qui, dit-on, nous ont suggéré la première idée de la voûte en pointe.

Le côté occidental du monastère dont l'église occupe le centre, a six cent vingt pieds de long, sur environ sept cent cinquante de profondeur. L'intérieur est occupé par des dortoirs, des galeries, des cloîtres, etc. Un écrivain Portugais, en parlant de l'étendue de ce monastère, dit, que ses cloîtres sont des villes, sa sacristie une église, et celle-ci une basilique.

Afin de mettre nos lecteurs en état

de se faire une idée de la grandeur et de la magnificence de cet édifice, nous allons leur présenter les dimensions de quelques-unes de ses pièces. La cuisine, par exemple, et je la cite la première, parce qu'elle tient aussi le premier rang dans un couvent; la cuisine, dis-je, a près de cent pieds de long, sur vingt-deux de large, et soixante-trois de haut, depuis le pavé jusqu'à la naissance de la voûte. Le foyer qui a vingt-huit pieds de long et onze de large, est pratiqué, non contre le mur, mais au milieu de la cuisine, de sorte qu'il est accessible de tous les côtés. La cheminée a la forme d'une pyramide, et elle est supportée par huit branches de fer. Sous le pavé, sont distribués des canaux dont l'eau sert aux usages de la cuisine, et en même temps à sa propreté.

Malgré la vaste étendue de cette pièce, il n'y a pas un pouce de terrain vuide depuis le premier jour de l'an jus-

qu'au dernier; car c'est-là où se concentre toute l'industrie du couvent. Cette importante manufacture a pour inspecteur un des frères lais de la maison.

Le réfectoire a quatre-vingt-douze pieds de long, sur soixante-huit de large. Il est divisé en trois portiques par deux rangées de colonnes en pierre. Les tables sont placées sur les côtés et près des murs. Au fond de la salle, où siége le prieur, se trouvent deux grands tableaux dont l'un représente la cêne, et l'autre, le Christ avec ses deux disciples à Emmaüs.

Je ne dois point oublier de faire mention du cellier qui n'est pas la plus petite pièce du monastère. Il renfermait quarante énormes tonneaux, contenant sept cents barriques de vin.

J'observerai que les propriétaires de ce cellier, dont l'institution a pour but l'étude et la prière, ne possédent point de bibliothèque, à moins qu'on ne donne

ce nom à un petit cabinet, dont les livres égalent à peine le nombre des tonneaux du cellier.

La partie du nord-ouest du monastère formant une aîle de deux cent trente pieds de long, est destinée au logement des étrangers. On y a pratiqué des appartemens commodes et vastes. Les anti-chambres sont ornées de quelques bons tableaux, entr'autres de celui du jugement de Salomon. On y rencontre plusieurs portraits de papes et de cardinaux très-bien peints et de la composition d'un artiste Portugais, nommé *Vasquès*. Saint-Thomas de Cantorbéry y occupe aussi une place.

Les tableaux des salles présentent une collection de portraits des rois de Portugal, depuis le commencement de la monarchie jusqu'à ce jour. Ils ont été exécutés récemment par un artiste, nommé *Antino Amarel*. Je suis fâché que la vérité ne me permette pas d'en faire l'éloge. Il paraît que ce peintre

ignorait absolument les effets de la lumière et de l'ombre, et qu'il n'avait qu'une connaissance très-superficielle du dessin. Le meilleur tableau de toute cette collection est celui qui a été peint par une dame Portugaise, appelée *Josepha*.

Les portraits des rois de Portugal sont rangés dans l'ordre chronologique suivant.

1. Alphonse I, fondateur de ce monastère, et le premier roi de Portugal, mort âgé de soixante-dix-sept ans en . . . . . 1185.
2. Sanche. . . . . 1211.
3. Alphonse II. . . . . 1223.
4. Sanche II. . . . . 1248.
5. Alphonse III . . . . . 1279.
6. Dionis ou Denis I. . . . . 1325.
7. Alphonse IV . . . . . 1357.
8. Pierre I. . . . . 1367.
9. Ferdinand I. . . . . 1383.
10. Jean I . . . . . 1433.

11. Edouard I . . . . . 1438.
12. Alphonse V. . . . . 1481.
13. Jean II. . . . . 1495.
14. Emmanuël I . . . . . 1521.
15. Jean III . . . . . 1557.
16. Sébastien I. . . . . 1578.
17. Henri I. . . . . 1580.
18. Philippe II, de Castille. . . 1598.
19. Philippe III. . . . . 1621.
20. Philippe IV. . . . . 1665.
21. Jean IV . . . . . 1676.
22. Alphonse VI . . . . . 1683.
23. Pierre II . . . . . 1706.
24. Jean V. . . . . 1750.
25. Joseph I . . . . . 1777.
26. La reine Marie I, née le 17 décembre . . . . . 1734.

Il y a dans l'appartement appelé la salle des rois plusieurs statues de Souverains Portugais, faites en plâtre de Paris. Quelques-unes sont placées dans des niches, d'autres sur des consoles à la hauteur de huit à neuf pieds. J'ai ou-

blié le nom de l'artiste, et je ne crois pas qu'on le trouve inscrit sur la liste des imitateurs de la belle nature.

Trois jours après mon arrivée au monastère, deux des moines me conduisirent par un grand nombre de degrés à la salle des novices. En entrant dans cette galerie, j'apperçus une vingtaine de jeunes gens, de l'âge de quatorze à dix-huit ans, rangés sur une ligne comme un bataillon de soldats, la tête inclinée et les yeux fixés à terre. Ils gardèrent cette posture pendant que leur Supérieur appela le moine chargé de leur direction, lequel était placé vis-à-vis d'eux, tenant un livre dans ses mains. Je ne fus pas peu surpris de remarquer que la présence d'un étranger ne leur inspirait aucune curiosité; car pas un de ces novices ne leva la tête.

Leur chapelle renferme une des plus belles collections de tableaux qu'il y ait dans le royaume. La crainte d'abuser de la complaisance des moines ne me

permit que d'en examiner un très-petit nombre avec quelque attention. Il y avait parmi eux une petite figure de vierge qu'on attribue au *Titien*. C'est bien certainement sa manière. Les couleurs en sont parfaites et d'un effet admirable, quoique légèrement distribuées ; tant le génie de l'artiste a su faire contraster les teintes entre elles. Rarement les étrangers sont-ils admis dans la salle des novices ; sans cela, j'eusse formé un catalogue des tableaux de cette précieuse collection.

De cette galerie je traversai un corridor, dont les côtés étaient garnis d'une rangée de cellules occupées par les novices qui venaient de s'y retirer. Chacune pouvait avoir quatorze pieds sur neuf. Je témoignai quelque desir d'en voir l'intérieur ; mais on me dit que le Supérieur en avait les clefs. Sur l'une des portes se trouva une petite fente à travers laquelle je découvris un jeune homme de la plus charmante

figure, quoique d'une complexion pâle et faible. Il avait environ seize ans, et portait une longue robe noire. Il était à genoux, occupé à prier, et tenant un rosaire à la main, tandis que ses yeux étaient fixés sur un crucifix. Les murs de sa cellule n'offraient ni peinture, ni aucun autre ornement, et, de peur sans doute que la vue des objets extérieurs n'interrompit le cours de ses méditations, le jour ne l'éclairait que par une petite lucarne pratiquée au plafond. Cette ouverture avait la forme d'un œil de bœuf; de manière que les rayons du soleil, qui alors était prêt de se coucher, tombaient à-plomb sur sa tonsure, tandis que tout autour de lui était dans l'ombre. Si Raphaël eût eu à peindre la *prière*, il n'aurait pu choisir un meilleur modèle, ni un clair obscur mieux approprié.

Je n'entreprendrai point d'examiner cette doctrine de l'église qui a pour but d'éteindre ou de régler les passions;

j'observerai seulement que, si les sacrifices qu'elle exige sont grands, les dédommagemens doivent l'être aussi.

En échange de leur renoncement à eux-mêmes et au monde, les moines d'Alcobaça ont la jouissance d'un grand jardin, situé près de l'église, et planté d'allées d'arbres et de charmilles qui forment autant de promenades agréables. C'est-là où les novices viennent prendre leurs récréations les après-midi. Il y a de distance en distance des berceaux garnis de bancs, où les moines se retirent pour étudier ou méditer à l'ombre. Au milieu du jardin est un très-bel étang oval, de cent trente pieds de diamètre, avec un obélisque dans le centre.

Le jardin est terminé par des cyprès et des ifs à qui le ciseau du jardinier a fait subir différentes formes ingénieuses. Ce sont des gens qui chassent, des moines qui prient, des têtes avec des queues et d'autres en perruques. Il y a loin, sans doute, de ce genre de sculp-

ture aux merveilles de l'art ; mais il n'en est peut-être pas qui représente aussi bien la nature : car ces hommes plantes vivent et croissent avec l'arbuste ou l'arbre dont ils sont parties intégrantes. Comme les autres êtres animés, ils ont hiver et été, printemps et automne ; comme eux ils naissent et meurent.

Près de ce jardin est une garenne dépendante du monastère et disposée sur un plan qui fût nouveau pour moi. Elle a deux cents pieds de long et cent vingt-cinq de large. Un mur d'environ seize pieds de haut forme une enceinte autour d'elle. Le sol est pavé de larges pierres quarrées, liées les unes aux autres avec du ciment. Tout le long de la partie inférieure du mur sont rangés des pots de forme ovale, profonds de onze pouces et hauts de neuf. C'est-là où les lapins ont leur établissement et élèvent leur jeune progéniture. Ils y pénètrent à la faveur d'un tube rond adapté au-

devant de chacun de ces pots. Il existe d'autres rangées de ces petites cellules sur la surface de la garenne ; elles y ont sans doute été placées pour séparer les lapins mâles d'avec les femelles. On porte à cinq ou six mille le nombre de ces animaux domestiques. Ils sont nourris des plantes qui croissent dans les champs voisins et dans les jardins du monastère, ainsi que des restes du couvent.

Il en est ici comme à *Oporto ;* les moines ne peuvent jamais se montrer à pied, si ce n'est dans les jardins du couvent. Lorsqu'ils sortent, ils se servent de mules. En conséquence, leurs écuries renferment un certain nombre de ces animaux, qu'ils semblent préférer aux chevaux. J'ai demandé en vain la raison de cette préférence ; elle provient peut-être d'un sentiment d'humilité : car *Guevara* nous dit, que de son temps même on faisait peu de cas d'un homme monté sur une mule.

Jean second, roi de Portugal, ayant été informé que la race des chevaux allait s'éteindre dans son royaume, voulut y mettre ordre, en défendant l'usage des mules. Le clergé refusa d'obéir et fit un appel au peuple. Le roi craignant de se brouiller avec les prêtres, crût prudent de revoir son édit, et il y inséra une clause par laquelle il était permis à tout le clergé de Portugal de continuer à se servir de mules; mais avec défense en même temps à tous les cordonniers de son royaume de faire des souliers à aucun prêtre, ni moine. Il les réduisit, par ce moyen, au silence.

Un établissement tel que celui d'Alcobaça demande sans doute de très-grands revenus pour l'entretien et la nourriture de trois cents personnes, y compris les domestiques, et toutes d'un fort appétit. Aussi le fondateur y a-t-il pourvu largement; car du moment de l'émission de son vœu, il dota le monastère projeté de toute l'étendue de terre

terre et de mer que l'on découvre du sommet d'une montagne voisine qui commande un vaste horizon. Les revenus provenans de cet immense apanage, font d'Alcobaça un des plus riches et des plus magnifiques établissemens qui se trouvent non-seulement en Portugal, mais encore dans le reste de l'Europe.

Ces revenus, il est vrai, ont subi dans ces derniers temps quelques réductions; mais bien des gens pensent qu'ils sont encore trop considérables; et ils se fondent sur ce que la richesse provoque plutôt à la dissipation qu'à la prière. Cette remarque ne me paraît nullement applicable aux moines d'Alcobaça; car, pendant les trois semaines que j'ai passées dans leur monastère, je n'ai vu que sobriété, recueillement, et cette douce sérénité d'ame qui naît de la conscience et de la satisfaction d'avoir bien rempli ses devoirs, comme je n'y ai éprouvé que les plus tendres sollicitudes de l'hospitalité.

La vieillesse et l'élection y décident du rang. Rien de plus respectueux et de plus soumis, que les jeunes moines envers leurs supérieurs. Tous obéissent à un abbé qui est le chef du monastère. Celui-ci ne relève, dans le royaume, que du cardinal. Il a le rang d'évêque, et est aumônier du roi, ainsi que supérieur-général de tous les couvens de l'ordre de Saint-Bernard qui existent en Portugal. Cette place est élective, et on l'occupe trois ans. C'est pour la seconde fois que celui qui la remplit aujourd'hui, a été nommé à ses fonctions.

Tout étranger qui visite ce monastère est sûr d'y rencontrer hospitalité et politesse. La plupart des enfans du pays sont entretenus et élevés par les moines. Non-seulement la desserte du réfectoire est donnée aux pauvres, mais on leur fait encore deux fois la semaine des distributions particulières; de sorte que l'on rencontre tous les jours, à leur

porte, une centaine de pauvres qui ne céderaient pas leur place pour beaucoup d'autres dans le royaume. Que ceux qui déclament contre la richesse de ce monastère cherchent dans tout le Portugal un homme qui, jouissant d'un revenu égal au sien, le partage, comme les moines d'Alcobaça, avec ses frères malheureux!

Parmi les objets du culte conservés dans le trésor de ce monastère, on remarque un calice d'or d'un travail infini, qui a exercé la curiosité de plusieurs savans. Il est incrusté d'un grand nombre de pierres précieuses, et orné de divers grouppes de très-belles figures en demi-relief, représentant la passion du Christ.

Les moines n'ont pu me dire, ni dans quel temps il a été fait, ni par qui il leur a été donné. Les uns attribuaient ce présent au roi *Emmanuël;* les autres à *Dona Inès de Castro*, enterrée dans

leur église, qui, disaient-ils, l'avait acheté du produit de ses bijoux. Quelques moines pensaient qu'il faisait partie des effets précieux légués au monastère par Alphonse premier. Sans chercher à décider quelle est l'opinion préférable, je vais présenter aux curieux une description de ce calice.

Tout autour de la partie supérieure du vase, sont gravées en bosse vingt lettres formant les six divisions suivantes :

n e t o
v i r h i
a s b m
m i g l k
h o a m
v e d i k.

Le pied du calice a environ neuf pouces de diamètre, et comporte dans sa circonférence cent dix lettres ré-

parties en douze divisions, ainsi qu'il suit (1):

m d s x i b
Q u e k i p. t h s f c i e
m l d n e
k g a t o i. v e l t h b e
x i d k m t
R u s n e b. i l e a l
m f o k v
i h p t x v. e s t d m i n.
a t v f o l
R h v e b s i. n o p a l x
c v i h g i
R m l o e i. n t k v f i l.

(1) Comme les lettres de la partie supérieure du calice sont distribuées en *hexagone*, et celles du bas en *duodécagone*, nous étions libres de commencer par tel côté des polygones que bon nous semblait. Nous prévenons que celles-ci ont été copiées de gauche à droite.

Le docteur *Bluteau*, dans un ouvrage intitulé : *Prosas Portuguezas*, contenant plusieurs mémoires académiques, présente une longue digression sur ces lettres qu'il prétend en vain expliquer.

La réputation attribuée à cet auteur de son vivant, et la manière dont il a traité le sujet en question feront pardonner, j'espère, le long extrait que je vais présenter de sa dissertation. Je me suis attaché à la traduction la plus littérale.

« Sur la demande que je fis aux » moines, dit cet écrivain, s'ils con- » naissaient la signification de ces let- » tres, ils me répondirent que non, » quoique plusieurs savans eussent en- » trepris de les expliquer. Je fus alors » curieux de transcrire ces caractères » mystérieux, non que je me crusse ca- » pable d'en trouver le sens, mais du » moins pour l'essayer dans les heures » de loisir de ma solitude.

» D'abord, je me figurai que toutes

» ces lettres dorées n'étaient qu'un ap-
» pât pour exciter la curiosité des sa-
» vans ; mais, d'un autre côté, il me
» paraissait absurde de supposer que
» toutes ces magnifiques lettres ne signi-
» fiassent rien, et qu'on eût employé
» autant d'or sans motif. Je m'adressai
» à plusieurs antiquaires dont les ré-
» ponses, malheureusement, ne firent
» qu'épaissir les ténèbres qui m'envi-
» ronnaient. Je me trouvais plus embar-
» rassé que ne le fût jadis l'Argonaute
» par la Toison d'Or, qui, suivant quel-
» ques personnes, n'était aussi qu'une
» énigme gravée en lettres du même
» métal. Mais n'ayant pas, comme Ja-
» son, une Médée pour me conduire à
» travers le labyrinthe, je finis par ima-
» giner que l'art cabalistique pouvait
» seul me fournir le fil propre à diriger
» mes pas dans celui où j'étais engagé.

» *Caballa* ou *kabbala* est un mot hé-
» breu qui signifie *réception*. Il dérive
» de *kibbel*, qui veut dire *transmis* ou

» *enseigné*. Ces deux étymologies se » trouvent en effet justifiées par l'appli- » cation qu'on faisait autrefois du mot » *caballa;* car on appelait ainsi l'art de » transmettre les idées et les faits par » le seul moyen de la tradition orale.

» Entre le *caballa* des Hébreux mo- » dernes, et celui des Hébreux anciens, » il y a une très-grande différence; car » ceux-ci entendaient par ce mot, la » doctrine mystérieuse et sacrée pro- » mulguée par Moyse. Pour le prouver, » *Celio Rhodiginio* dit que Moyse reçut » deux codes de loix sur la montagne, » l'un enfermant un sens littéral, qu'il » transcrivit par ordre de Dieu, et com- » muniqua au peuple; l'autre myste- » rieux, dont il ne révéla le sens qu'à » soixante-dix des plus âgés de sa » troupe; et nous savons que les mys- » tères de cette sublime doctrine ne sont » arrivés jusqu'à nous que par la révé- » lation verbale. De-là le mot *mercava*, » qui signifie *science de la tradition*,

» laquelle ne porte que sur des objets
» purement intellectuels.

» Par le moyen de cette communica-
» tion secrette, les fils ont été mis en
» possession par leurs pères des trésors
» inappréciables de la doctrine céleste ;
» et non-seulement les Hébreux, mais
» encore les Chaldéens, les Pythagori-
» ciens, les Druïdes, anciens philoso-
» phes de la Gaule, furent initiés, pen-
» dant l'espace de plusieurs siècles,
» dans les secrets du ciel sans le secours
» de l'écriture. Les Grecs donnèrent le
» nom d'*agrapha* à cette science oc-
» culte ; on la connaît aujourd'hui sous
» celui de *cabalia* qu'elle portait dans
» l'origine. Mais comme le temps change
» et dénature tout, les docteurs hébreux
» laissèrent échapper insensiblement le
» vrai fil de ce labyrinthe sacré, et leurs
» théologiens, errans sans guide sur
» une mer de ténèbres, dégénérèrent en
» hérésiarques, leurs astronomes en as-
» trologues, leurs philosophes en so-

» phistes, leurs physiciens en alchy-
» mistes, etc. Ainsi les mystères divins
» finirent, sous les docteurs hébreux,
» par dégénérer en allégories. De-là, ils
» furent appelés *cabalistes allégoriques*,
» ou les *allégoristes*.

» Les cabalistes enseignaient à leurs
» adelphes, que le sens allégorique de
» l'écriture était infiniment supérieur au
» sens littéral, en ce que celui-ci est
» purement de pratique, et l'autre de
» spéculation. La pratique, disaient-
» ils, dépend des circonstances de temps
» et de lieu qui l'entravent; la spécula-
» tion, au contraire, élève l'ame à la
» connaissance des objets temporels,
» spirituels et éternels qui sont les véri-
» tables images de l'immutabilité di-
» vine. (Il faut convenir, lecteur, que
» cette spéculation était une belle chose).

» Finalement, les allégoristes préten-
» dent deviner le sens des mots caba-
» listiques par l'inspection de l'arran-
» gement des lettres, travail qui, après

» avoir fait suer sang et eau, produit
» à peine un sens quelconque.

» La cabale moderne est divisée en
» *gamétrique*, *notarique* et *thémurique*.
» La première détermine le sens des
» mots par la transposition des lettres;
» la seconde suppose que chaque lettre
» équivaut à un mot, ou explique un
» mot par un autre qui contient un égal
» nombre de lettres. La *thémurique*
» qu'on appelle aussi *ziruphique* con-
» siste à faire un échange de lettres,
» dans la supposition que la valeur de
» chacune d'elles correspond à celle de
» plusieurs autres.

» Les deux dernières divisions ne
» convenaient pas à mes recherches, à
» cause du trop grand nombre de lettres
» du calice. On verra, par les exemples
» suivans, que ces deux méthodes ne
» sauraient être appliquées qu'à un
» beaucoup moindre.

» Dans le second verset du pseaume
» troisième où on lit ces mots: *multi*

» *insurgunt adversùm me* (beaucoup » s'insurgent contre moi), la *notarique* » explique que le mot *multi, dans la* » *langue hébraïque,* est écrit avec les » caractères R, B, I, M, qui, d'après » de longues et pénibles recherches, ne » se trouvent être que les initiales des » mots *Romains*, *Babyloniens*, *Ioniens* » et *Mèdes*. Il ne faut, comme nous » venons de le dire, que peu de lettres » à la *notarique*. Les Romains en firent » usage dans leurs épitaphes et leurs » autres inscriptions, ainsi que nous le » voyons par ces lettres S, P, Q, R, » qui signifient *Senatus populusque Ro-* » *manus* (le Sénat et le peuple Romain).

» Cette *notarique* a donné lieu à » quelques conjectures curieuses sur les » quatre lettres qui composent le nom » d'*Adam*, lesquelles on interprête par » les initiales des noms des quatre par- » ties du monde, savoir : *anatoli* qui » en *Grec* signifie l'est, *dysis* l'ouest, » *arctos* le nord, et *mesembria* le sud

» ou midi. Ainsi, au moyen de quatre
» simples lettres, et grace à la *nota-*
» *rique*, voilà Adam détrôné; car le
» nom de ce premier monarque de la
» terre ne se trouve plus signifier que
» celui des quatre grands départemens
» de son empire.

» La cabale *notarique* donne aux let-
» tres le sens qu'elles ont dans les autres
» alphabets, particulièrement dans ceux
» où chaque lettre fait un mot entier,
» comme chez les Hébreux *aleph*, *beth*,
» *daleth*, *ghimel*, etc. Chez les Grecs
» *alpha*, *beta*, *gamma*, *delta*. Il est
» beaucoup d'autres alphabets dont
» deux ou trois lettres suffiraient pour
» former des lignes entières. La lettre
» *A*, par exemple, est appelée en Chal-
» déen *elpha*; en Syriaque *olaph* ou
» *alyn*; en Arabe, Turc et Persan
» *aliph*; en Égyptien *athomus*; en
» Éthiopien *alph*; en Arménien *aip*; en
» Sclavon *alemoxi*, et ainsi des autres.

» Le mot *aluph* ou *aleph*, qui est l'*A*

» primitif des Hébreux, signifie *prince*; » et il fut placé pour cette raison à la » tête de leur alphabet, comme le sou- » verain, le prince de toutes leurs » lettres.

» L'*alpha* des Grecs veut dire, en » Syriaque, un *bœuf*. On rapporte que, » lorsque *Cadmus* était occupé à faire » bâtir une ville en *Béotie*, un bœuf » se présenta à sa rencontre, d'où la » première lettre de l'alphabet a pris » son nom (*alpha*), à cause de sa » grande utilité qui lui a mérité, chez » les Syriens, la souveraineté sur les » autres animaux de la campagne.

» La cabale, appelée *thémurique* ou » *ziruphique*, était pareillement étran- » gère à mon sujet. Celle que les Hé- » breux nommaient *gamétrique*, con- » siste à transposer des lettres de ma- » nière à ce qu'elles forment des mots » qui aient un sens. Par exemple, on » lit dans la Vulgate, au chapitre 23, » verset 20 : *præcedetque te angelus*

» *meus* (mon ange vous précédera). A » la place d'*angelus*, la version hé- » braïque emploie le mot *malachi*; et » les cabalistes, en transposant les let- » tres de ce nom, font voir que *malachi* » n'est autre que *michael*; d'où ils in- » fèrent que l'ange dont l'écriture fait » mention dans le passage cité est Saint- » Michel, (bien étonné, sans doute, » de cette grande et admirable décou- » verte) ».

Notre auteur s'attache ensuite à démontrer que les lettres du calice sont susceptibles d'une infinité de combinaisons, « et cela ne doit pas étonner, » ajoute-t-il, lorsque le père Malle- » branche dans son traité d'Algèbre, » porte à 1,391,721,658,311,264,960, » 263,919,898,102,100, celles des vingt- » quatre lettres de l'alphabet. (1) ».

(1) Selon *Tacquet*, les vingt-quatre lettres de l'alphabet se combinent de 620,448,401,733,239,439,360,000 manières différentes, sans en répéter aucune.

Le jésuite *Clavius* s'est amusé aussi à faire des combi-

Le docteur Bluteau conclut de-là que les langues en usage sur la surface du globe doivent être beaucoup plus nombreuses (1) qu'on ne le croit générale-

---

naisons; eh ! qui n'en fait pas dans ce monde ! mais les siennes ne montent qu'à 5,852,616,738,497,664,000. Que devient la certitude arithmétique, quand on applique le calcul à de pareils sujets.

(1) A l'appui des réflexions du docteur Bluteau sur le nombre et la variété des langues, je m'empresse de citer un passage du voyage autour du monde du célèbre et infortuné *la Pérouse*, ouvrage qui paraîtra incessamment, et que les lecteurs de toutes les nations baigneront souvent de leurs larmes. Insulaires de *Pâques* et de *Sandwick*, et vous habitans *du port des Français* dans l'Amérique nord-ouest, si jamais vous arrivez à l'art social et à des communications suivies avec l'Europe, vous direz combien *la Pérouse* fut constamment bon, sensible, humain et généreux envers vous. Mais voici le passage annoncé.

« Je dirai, d'après les observations de *M. de Lamanon* (naturaliste dont les sciences déplorent la perte), » qu'il n'est peut-être aucun pays où les différens » idiômes soient plus multipliés que dans la Californie » septentrionale. Les nombreuses peuplades qui divisent » cette contrée, quoique très-près les unes des autres, » vivent isolées, et ont chacune une langue particu- » lière. C'est la difficulté de les apprendre toutes, qui

ment ;

ment; « car, dit-il, le père Vasconcel-
» los, jésuite, a compté le long des
» bords de la rivière des Amazones plus
» de cent cinquante langues parlées
» aussi différentes les unes des autres,
» assure le père *Vieira*, que les nôtres
» le sont du grec.

» Si nous refléchissons ensuite à toutes
» celles répandues parmi les autres na-
» tions du monde, nous ne pouvons
» nous empêcher de demander avec un
» sentiment de surprise et d'admira-
» tion : Quelle est l'origine de tant de
» manières de s'exprimer ? D'où sont
» nées tant de fleurs et de figures de
» rhétorique ? Qui donna le jour au la-
» tin, au grec et à l'hébreu ? A quelle
» source les Italiens puisèrent-ils leurs

» console les missionnaires de n'en savoir aucune : ils
» ont besoin d'un interprète pour leurs sermons et leurs
» exhortations à l'heure de la mort ». *Voyage de la Pérouse autour du monde*, *in*-4°. *tome II*, *ch. XII*, *page* 269.

» expressions courtoises et fines? Quelle
» muse ou quelle nymphe inspira aux
» Français leur sensible et doux parler?
» Quel fût le guerrier austère et fier
» qui arma les Germains d'un accent
» dur et froid et créa leurs termes mili-
» taires? Quel prince, quel Souverain
» introduisit en Portugal et en Castille
» le règne d'une noble et majestueuse
» éloquence? Enfin, les Eskimaux, les
» Samoièdes, les Groënlandais, les La-
» pons, les Kamtschadales, les Coréens,
» les Chinois, les Japonais, les Tar-
» tares, les Arabes, les Persans, les
» Turcs, les Arméniens, les Égyptiens,
» les Éthiopiens, les Hottentots, les
» Caffres, les Malabares, les Bengalais,
» les Cochinchinois, les Malais, les
» Nègres, les Hurons, les Algonquins,
» et tous les autres peuples de la terre,
» ont-ils pris des matériaux pour com-
» poser leurs termes de loix, de cou-
» tumes, de négociations, de commerce,

» de tactique, de batailles, d'arts, de » sciences, de rites, de cérémonies, de » religion et de sacrifices?

» Dans ce vaste océan grammatical » viennent se rendre, ainsi que les » fleuves à la mer, tous ces flots de » noms propres et de surnoms, d'idiô- » mes, de patois, de dialectes, et de » prononciations d'une même langue, » comme en Grèce l'*Attique*, l'*Eolien*, » le *Corinthien* et autres dialectes; en » Italie, le *Génois*, le *Bergamasse*, le » *Vénitien*, le *Napolitain*, le *Sicilien*; » en France, le *Picard*, le *Gascon*, le » *Normand*, l'*Auvergnat*, le *Bas-Bre-* » *ton*, etc.; et en Portugal le *Beira*, » le *Minho*, l'*Alanteju*, l'*Algarve*, etc. » De tous ces dialectes provenans des » lettres du même alphabet, nombreux » et variés, pour ainsi dire, comme les » sables des rivages, et des autres mots » des langues mères, se compose une » multitude innombrable de langues ».

Le docteur, après avoir fait le tour

du monde et repris un peu haleine, rentre dans son sujet, et conclud, que les lettres gravées sur le calice signifient : « *Hic est calix sanguinis mei,* » *novi et aeterni testamenti, qui pro* » *vobis et pro multis effundetur. Joa-* » *kim Kludphik fudi. Bolduk. A. Dom.* » *Mil. C. LXXXVII* (1).

» Ceci est le calice de mon sang, de » ce gage de mes éternelles et nouvelles » promesses, qui sera versé pour vous » et pour beaucoup d'autres ». Fondu

(1) Le docteur Bluteau a commis quelques erreurs en transcrivant les lettres du calice ; car, par exemple, il rapporte à sa partie supérieure le mot *nopalx* qui se trouve au pied. Un écrivain anonyme a joint à l'ouvrage de Bluteau une dissertation dans laquelle il assigne aux lettres du vase un sens différent, en faisant de chacune d'elle l'initiale d'un mot. Mais, moins scrupuleux que notre docteur, il ne craint pas, lorsque quelques lettres l'embarrassent, de leur en substituer d'autres de son imagination. Malgré ces petits tours de passe-passe, son interprétation est encore, s'il est possible, plus dénuée de vraisemblance que celle du docteur.

et gravé par Joachim Kludphik, à *Bois-le-duc*, l'an du Seigneur 1187.

Parmi les personnages enterrés dans le monastère d'Alcobaça, il n'en est que deux, savoir : *don Pèdre et dona Inès de Castro*, qui méritent d'intéresser un voyageur. Je vais entreprendre de tracer l'histoire de ce couple, à jamais célèbre, et je prendrai ensuite congé d'Alcobaça.

Don Pèdre et dona Inès de Castro.

Dans l'une des chapelles de l'église du couvent, est un mausolée gothique en pierre de taille, au milieu duquel s'élèvent deux magnifiques tombeaux de marbre blanc, renfermant les restes de don Pèdre Ier, roi de Portugal, et de dona Inès de Castro, sa femme.

Sur chacun de ces tombeaux repose étendue une effigie de grandeur naturelle. L'une représente un homme avec une longue barbe, des traits sévères, et

la main droite appuyée sur la garde de son épée ; l'autre, une femme d'une figure angélique, parée d'habits royaux, et la tête ornée d'un diadême.

Il est peu de personnes dont l'histoire fasse mention, que les écrivains dramatiques aient fait paraître plus souvent, sur la scène, que cette princesse. On ne compte pas moins de cinq tragédies à qui sa déplorable aventure a fourni de sujet, savoir : deux en Anglais, une en Français, une en Espagnol et une en Portugais. Celle-ci paraît avoir été plus fidelle à la vérité de l'histoire, et n'être nullement inférieure au mérite poétique de ses rivales. L'auteur, *Nicolas Luiz*, n'a pas cru devoir recourir à des fictions pour émouvoir la sensibilité des spectateurs, lorsque les faits par eux-mêmes suffisaient pour jeter la pitié et la terreur dans leurs ames, et il a prouvé jusqu'à quel excès l'amour et la vengeance sont capables de porter le cœur de l'homme.

Voici le sujet de cette tragédie. Don Pèdre, fils d'Alphonse IV, roi de Portugal, et l'héritier apparent de son trône, devînt éperduement amoureux d'une jeune dame de la Cour, nommée *dona Inès de Castro*, et crut qu'il ne pouvait partager la couronne qui l'attendait avec une plus aimable personne. En effet, *dona Inès* joignait à tous les charmes de la beauté, les vertus et les manières les plus accomplies. Don Pèdre s'élevant donc au-dessus des préjugés de la naissance et de la fortune, l'épousa secrettement par le moyen de l'évêque de *Guarda*.

Mais, quelques précautions qu'il eût prises, la nouvelle n'en parvînt pas moins aux oreilles du roi, qui avait projeté de lui donner pour compagne la fille du roi de Castille. Alphonse s'empressa de l'interroger sur la vérité du fait : mais don Pèdre qui connaissait le caractère violent et absolu de son

père crût prudent de lui cacher son mariage.

La noblesse ne tarda pas aussi à en être instruite, et cette préférence donnée à Inès, éveilla sa jalousie, et irrita son orgueil. A l'entendre, Inès n'était qu'une femme dévorée d'ambition, don Pèdre un fils rebelle, un prince sans sentiment, et de sa mésalliance devaient naître les plus funestes résultats pour le royaume.

Le roi qui était un homme faible, prêta l'oreille à la calomnie, et elle prit un tel ascendant sur lui, qu'il forma la résolution d'assassiner la malheureuse Inès. En conséquence, il se mit en route accompagné de trois de ses courtisans et de plusieurs hommes armés.

Dona Inès résidait alors à *Coimbre* dans le palais de Sainte-Claire, où elle vivait de la manière la plus retirée, partageant son temps entre ses enfans, son mari, et les soins de sa maison.

Don Pèdre, malheureusement, était à la chasse quand le roi arriva. La belle victime fût au devant de ce dernier avec ses deux petits enfans qui embrassèrent ses genoux invoquant à grands cris sa pitié. Inès elle-même tomba à ses pieds, les arrosa de ses larmes, demandant qu'on épargnât les fruits innocens de ses tendres amours, et qu'il lui fût permis d'aller habiter avec eux quelque désert assez éloigné pour qu'on n'entendît plus parler d'elle.

Les sentimens de la nature arrêtèrent le bras d'Alphonse, armé d'un poignard et déjà levé pour frapper le sein d'Inès. Mais, à la voix de ses courtisans qui lui représentèrent la nécessité de sa mort pour l'avantage de l'État, et combien une faiblesse déplacée le rendrait coupable aux yeux de toute la nation, le crime reprit sur lui ses droits, et il leur commanda de lui ôter la vie. En vain les cris de l'innocence et de la beauté frappèrent leurs oreilles, les

scélérats obéirent et présentèrent la tête de la victime au roi.

Don Pèdre arrive ; mais, hélas ! ces beaux yeux qui s'étaient retournés si souvent dans l'espérance de le voir bientôt paraître, la mort venait de les fermer pour toujours. A la vue de sa bien aimée Inès couverte de sang et étendue sans mouvement et sans vie, la rage et la vengeance s'emparèrent de toutes les facultés de son ame, et dans l'excès de son désespoir il interpella le ciel et le somma de punir les monstres qui venaient de le priver de tout ce qu'il avait de plus cher au monde.

Après avoir confié ses restes à la terre, il se mît à la tête d'une armée qui partageait ses ressentimens, et porta le fer et la flamme dans les provinces voisines, ainsi que sur les terres des assassins d'Inès. Les troupes du roi lâchèrent pied à l'aspect des vengeurs de la beauté et de l'innocence. Mais Alphonse, l'abominable Alphonse, ne pouvait échapper

à ses remords. Les cris de ses petits enfans retentissaient continuellement au fond de son cœur, et l'image de leur mère mourante, était sans cesse présente à ses yeux. La mort eût enfin pitié de lui, et il expira dans l'agonie du crime. Il fût mauvais fils, mauvais frère, et père dénaturé.

Don Pèdre lui succéda au trône, âgé de trente-sept ans. Le premier usage qu'il fît de son pouvoir fût de venger la mort de sa tendre et malheureuse Inès. Ses trois assassins, nommés *Pierre Coello*, *Diègue Lopez Pacheo* et *Alvare Gonzalvez*, avaient fui en Castille avant la mort du dernier roi. Don Pèdre ordonna de les juger comme prévenus de haute trahison, et ayant été trouvés coupables, leurs biens furent confisqués. Ensuite le roi, pour s'emparer de leurs personnes, imagina de proposer à celui de Castille un traité, par lequel ils s'engageraient mutuellement à se rendre ceux de leurs sujets qui auraient fui

d'un État dans l'autre. La proposition acceptée, Gonzalvez et Coello furent arrêtés et envoyés enchaînés à don Pèdre; Pacheo se sauva en France.

Le roi était à *Santerem*, quand les deux assassins de sa femme lui furent amenés. Il donna ordre aussi-tôt de les étendre sur un bûcher dressé d'avance et auprès duquel il avait fait préparer un banquet. Avant que la torche destinée à mettre le feu au bûcher ne fût allumée, on fit subir à ces misérables les tortures les plus affreuses, et on leur tenailla le cœur, à l'un pardevant, et à l'autre parderrière. Après quoi, don Pèdre donna le signal du feu, en présence duquel il se mit tranquillement à dîner pendant que les flammes consumaient les victimes.

Croyant ainsi avoir appaisé les mânes de sa douce et sensible Inès, et sa vengeance se trouvant satisfaite, il fit proclamer son mariage par tout le royaume. Le corps de la princesse, exhumé par

ses ordres, fut paré de ses habits royaux, et placé sur un trône magnifique autour duquel les ministres d'État s'assemblèrent pour rendre hommage à leur reine légitime.

Cette cérémonie achevée, le corps d'Inès fut transféré de Coimbre à Alcobaça, avec une pompe inconnue jusqu'alors dans le royaume. Quoique la distance entre ces deux villes soit de cinquante-deux milles, le chemin dans toute sa longueur était bordé des deux côtés de gens qui tenaient des flambeaux allumés. La noblesse vêtue de longs habits de deuil, et les dames de la Cour couvertes d'un voile blanc accompagnaient le corps.

La perte d'Inès avait fait une impression trop profonde sur le cœur de don Pèdre pour que le temps pût en effacer entiérement la trace; et comme il passa le reste de sa vie dans le célibat conformément à ses sermens, sa bien aimée, son Inès chérie fut, jusqu'au tombeau,

sa pensée dominante. Le caractère de sa douleur se marqua fortement et par le genre du supplice qu'il fit subir aux assassins de sa femme, et par tous les actes de son règne dont la sévérité lui attira de la part des uns, le surnom de *Pierre - le - Cruel*, et de la part des autres, celui de Pierre-le-Juste, titre qui, en général, paraît lui convenir davantage.

Il faut avouer cependant, qu'il fût plus que sévère, tranchons le mot, qu'il fût barbare dans la répression de quelques délits, comme ceux, par exemple, d'adultère. Les exemples suivans prouveront qu'en ce point, il alla beaucoup plus loin que Solon. En effet, il fit pendre un homme pour avoir eu communication avec une femme avant de l'épouser; il en fit brûler un autre surpris en adultère. Un moine reconnu pour être le père d'un jeune homme qui avait frappé celui dont il croyait tenir le jour, fut mis dans une boîte de

liége et scié en deux par ses ordres. Et c'est-là ce don Pèdre qui fût aimé d'Inès !

Mais le croirez-vous, lecteur, cet homme qui voulût mettre un frein à l'adultère par des supplices dignes des enfers, cet homme s'en rendît lui-même coupable ! L'histoire atteste ses amours avec *dona Thereza Lorenza*, d'où provint l'illustre don Jean, fondateur de Batalha.

Heureusement pour l'humanité et pour la mémoire d'Inès, don Pèdre se montre sévère, il est vrai ; mais du moins juste dans les traits que je vais citer. Un particulier avait prêté quelques effets d'argent à un homme de sa connaissance. Sur le refus de celui-ci de les lui rendre, et après avoir épuisé tous les moyens de conciliation possibles, il eût recours au roi, qui non-seulement les lui fît restituer, mais obligea encore le détenteur à lui en payer neuf fois la valeur, amende à la-

quelle les voleurs étaient condamnés. Il le rendît en outre responsable des jours de son prêteur.

Le clergé, jusqu'à son règne, avait joui du privilège de ne pouvoir être jugé que par une cour ecclésiastique. Don Pèdre le rendit justiciable des tribunaux ordinaires, et le soumit à la peine de mort comme tous les individus du royaume. Sollicité un jour de revoir la sentence portée contre un de ses membres et de le faire juger de nouveau par un tribunal plus élevé, ce qui signifiait celui du pape, il répondit avec le plus grand sang-froid: «Oui, certainement, » je l'enverrai au premier de tous les » tribunaux, à celui de l'Être suprême».

Pour couper court à la longueur des procédures et empêcher la ruine des plaideurs, il délivra son pays des procureurs, et abrégea tellement les formes judiciaires, qu'un procès s'expédiait dans très-peu de jours. Quand un juge était convaincu de s'être laissé corrompre, ce

ce qui arriva plus d'une fois, il le faisait pendre sur-le-champ. En un mot, l'amour de la justice, la haine du vice étaient si bien prononcés chez lui que ni rang, ni fortune, ni privilèges ne pouvaient dérober le coupable au glaive de la loi. Que ne se montra-t-il toujours aussi digne du cœur d'Inès! Les services infinis qu'il rendit à sa patrie pendant les dix années qu'il régna ont immortalisé sa mémoire parmi les Portugais. Il est passé chez eux en proverbe de dire « que, puisque la providence avait tant » fait que de donner don Pèdre au » Portugal, elle aurait dû le lui con» server ».

Il me reste maintenant à parler succinctement des tragédies auxquelles l'histoire d'Inès de Castro a donné lieu. Des deux qui ont été composées en anglais, l'une nommée *Elvire* est une traduction de celle de la Motte. L'autre qui a pour titre *Ignez de Castro*, fût publiée en 1696. Le mérite de ces deux

pièces est connu en Angleterre ; je me bornerai aux tragédies portugaise, espagnole et française, comme moins répandues dans ce pays ; et pour mettre le lecteur, familiarisé avec ces langues, à portée d'apprécier les trois pièces et de juger des progrès de la poésie dramatique parmi les autres nations de l'Europe, je vais lui présenter un extrait comparatif des tragédies en question. Je prends la scène où Inès accompagnée de ses deux petits enfans cherche à retenir le bras du prince prêt à la frapper.

Extrait de la Tragédie portugaise de Nicolas Luiz.

PORTUGAIS.

INEZ.

Piedade, senhor.

REI.

Como posso livrar te do castigo,
Se todo hum Reino tens por inimigo.

IGNEZ.

Oh mizera de mim! filhos amados,
Espelho em que os meus olhos se reviao!
.....

AFF.

Se accazo nao temdo dó minha mai,
Entao nao quero ser já seu amigo.

REI.

Nao ha remedio, os filhos lhe tirai.

ALVARO E EGAS.

Vinde, infantes.

AFF.

Deixai-me vós tambem,
Se nao, hei de dizello a meu pai,
Que vos ha de matar com huma espada.

IGNEZ.

Meu filhos me lavais: oh desgraçada,
Nao me mateis, senhor, por tantas vezes,
Tornai essas reliquias aos meus braços.

Mas ai! que intenta forca da crueldade
Partir me a coraçao em mil pedaços.

REI.

Já he muito efforçar a tolerancia!
Opprimido, ai de mim de mortal ancia
Me sinto em mal tao forte.
Egas, Alvaro, oh ceos! fciai com ella,
Que nao me atrevo a verá sua morte.

IGNEZ.

Com estes inimigos deshumanos
Me deixais! que rigor! soltai tyranuos
Soltai os meus infantes: luzes minhas
A abraçar-me tornai, nestes retiros!
Em vossos lindos rostos,
Recebei os meus ultimos suspiros.
Mas já falta o valor, os justos ceos?

REI.

Vinde, meus netos.

Pega nos meninos.

AFF.

Minha mai, a deos,
Que por força nos leva nosso avó.

IGNEZ.

Ah ! meus ternos amores minha glorias
Quando soubereis ter mais sentimentos,
Funestas vos serao minhas memorias.
E vós ingrato á propria humanidade,
Que a vida me tirais na flor da idade,
Vede que apello da mortal sentença
Para aquelle supremo tribunal
Onde recto se julga o bem, e o mal :
Vade que...mas ai triste ! a luz do dia
Aos meus alhos se vai escurecendo.
Treme o pè, mal seguro...E da agonia
Me vai já soffocando o horror tremendos,
Filhos, filhos, eu morro ! Pedro, Esposo !
Onde estás, que em martirio tao penozo
Nao vens a soccorer me, ah homicida,
O furor escuzais, que estou sem vida.

TRADUCTION.

INÈS.

Ayez pitié de moi, seigneur.

LE ROI.

Comment veux-tu que je te fasse grace, lorsque tout le royaume est contre toi ?

INÈS.

Que je suis malheureuse ! enfans chéris, images d'un père tendrement aimé !

.....

AFF.

Monsieur, si vous faites du mal à maman, je ne vous aimerai plus.

LE ROI.

Le sort en est jeté, qu'on lui ôte ses enfans.

ALVARE ET EGAS.

Enfans, suivez-nous.

AFF.

Laissez-moi, sinon je le dirai à mon papa, qui vous tuera avec son épée.

INÈS.

Vous m'enlevez mes enfans ! ah ! par pitié rendez-moi ces objets si chers à mon cœur ! Mais non, les barbares veulent me faire mourir mille fois !

LE ROI.

Que de combats j'éprouve ! je me sens oppressé d'un chagrin mortel ! mon ame est en proie aux plus violens tourmens. Egas, Alvare? oh ciel! restez avec elle ; je n'ai pas le courage de la voir mourir.

INÈS.

Quoi! vous me laissez avec ces ennemis de toute humanité? quelle barbarie ! Tyrans, lâchez, lâchez mes enfans, par qui seuls je respire. Que je puisse du moins les embrasser pour la dernière fois! Mais je sens déjà mes forces m'abandonner..

LE ROI.

Venez mes petits enfans.

Il prend les enfans et les emmène.

AFF. *en s'en allant.*

Adieu, adieu, maman ! notre grand-papa nous emmène par force.

INÈS.

Ah! mes enfans, mes amours, mon orgueil, quand la sensibilité sera plus forte

chez vous, c'est alors que vous pleurerez ma mémoire. Et vous, barbares, qui me ravissez la vie à la fleur de mes ans, sachez que j'en appelle de votre sentence homicide à ce tribunal suprême où l'on juge avec équité et le bien et le mal. Allez... Mais, hélas! le jour s'obscurcit pour moi; mes yeux se troublent; mes pieds tremblent. J'éprouve toutes les horreurs d'une violente agonie..... Mes enfans, mes enfans, je me meurs... Don Pèdre, mon ami, mon époux, où es-tu? Ah! si tu savais tout ce que je souffre.... Mais non, pardonne, pardonne au bras qui m'assassine. Je me meurs!

Extrait de la Tragédie espagnole de Velez de Guevara.

ESPAGNOL.

INEZ.

A mis hijos me quitais?
Rey don Alonzo, senor;
Porgue me quereis quitar
La vida de tantas vezes?
Advertid, senor mirad,

Que el coracon à pedaços
Dividio me arancais.

REY.

Levaldos, Alvar Gonçalez.

INEZ.

Hijos mios, donde vais!
Donde vas sin vuestra madre?
Falta en los hombras pieded
Adonde vais luzes mais?
Como, que assi me dexais
En el mayor desconsuelo
En manos dela crueldad.

NINO ALONZO.

Consuelate madre mia
Y a dios de puedas quedar,
Que vamos con nuestro abuelo,
Y no querrá hazernas mal.

INEZ.

Possible es, senor, rey mio,
Padre, que ansi me cerreis
La puerta padra el pedon?
.....

Como, senor ! vos os vais
Y a Alvar Gonçalez, y a Coello
Inhumanos me entregais ?
Hijos, hijos, de mi vida,
Dexad me los abraçar ;
Alonzo, mi vidar hijo,
Dionis, amores tornad,
Tornad a ver ruestra madre :
Pedro mio, donde estas
Que ansi te olvidas de mi ?
Possible es que en tanto mal
Me falta tu vista, esposo ?
Quien te pudiera avisar
Del peligro en que affligida
Dona Inez tu esposa esta.

TRADUCTION.

INÈS.

Quoi ! seigneur, vous me privez de mes enfans ? C'est déchirer le cœur d'une mère par lambeaux ; c'est vouloir me faire souffrir mille morts.

LE ROI.

Alvare Goncalez, emmenez les enfans.

INÈS.

Où allez-vous, mes enfans? où allez-vous sans votre mère? Ah! la pitié manque aux hommes. O vous par qui seuls je respire et je vois, mes enfans, comment m'abandonner ainsi au milieu de mes cruelles souffrances, et entre les mains du crime!

LE PETIT ALONZO.

Maman, console-toi, nous allons avec notre grand-papa qui ne nous fera pas de mal.

INÈS.

O seigneur, ô mon roi, se peut-il que vous me fermiez ainsi tout accès au pardon?

.....

Quoi, seigneur, vous partez, et vous m'abandonnez entre les mains d'Alvare Goncalez et de Coello, les plus barbares des hommes? Enfans, enfans de ma vie, que je les embrasse encore. Alphonse, Dionis, mes amours, ma gloire, venez, mes enfans, embrasser votre mère! Don Pèdre, mon époux, où es-tu? pourquoi te trouves-tu éloigné de moi? Est-il possible que dans un danger

aussi pressant je sois privée de ton secours et encore plus de ta vue ? Ah ! qui pourrait t'avertir du péril où se trouve ta malheureuse Inès !

Extrait de la Tragédie de la Motte.

INÈS.

» Eh bien, seigneur, suivez vos barbares maximes ;
» On vous amène encor de nouvelles victimes.
» Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
» Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
» Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître :
» Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnaître :
» Consommez votre ouvrage ; et que les mêmes coups
» Rejoignent les enfans, et la femme et l'époux.

ALPHONSE.

» Que vois-je! et quels discours ! que d'horreurs j'envisage !

INÈS.

» Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
» Tous deux à votre trône ont des droits solemnels.
» Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels.
» D'un œil compatissant, regardez l'un et l'autre,
» N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
» Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
» La grace d'un héros, leur père et votre fils?
» Puisque la loi trahie exige une victime,
» Mon sang est prêt, seigneur, pour expier mon crime.
» Epuisez sur moi seule un sévère courroux;
» Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux:
« Il mourrait de douleur; et je me flatte encore
» De mériter de vous ce secret que j'implore.

Le lecteur, en comparant les extraits

précédens, ne manquera pas de remarquer combien le poëte français est inférieur aux poëtes portugais et espagnol. *Luiz* et *Guevara* rendent d'après nature tous les sentimens de la belle victime et le poignant désespoir que lui causait la crainte d'être séparée pour jamais de ses enfans, de son amant, de tout ce qui lui était cher enfin. *La Motte* au contraire en fait une héroïne de théâtre, dont toutes les expressions sont froides et compassées. Les deux autres ont eu le bon esprit de conserver le fond du bel épisode de *Camoëns*, de qui Voltaire a dit : il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissans et mieux écrits. Comme cet épisode est lié à notre sujet, nous allons en offrir ici la traduction.

« De retour dans ses États l'heureux Alphonse ne pensait plus qu'à goûter les douceurs d'une paix embellie par la victoire. Mais sa tranquillité devait être troublée par un événement lamentable

qui ne mourra pas dans la mémoire des hommes. Ce désastre fut ton ouvrage, cruel amour, toi qui traites tes adorateurs comme on traite des ennemis. O tyran ! les larmes que tu fais répandre ne sont pas un tribut qui te suffise (1). Malheureux ! il te faut du sang. La belle Inès goûtait tranquillement les doux fruits de ses naissantes années : elle passait ses jours dans les délices d'une ame amoureuse, dans cette ivresse aveugle et charmante, dans cet état enfin de bonheur dont l'envieuse fortune ne nous laisse pas jouir longtemps. Elle habitait les campagnes salubres et riantes du *Mondégo*, dont les eaux pures se plaisaient à réfléchir les

(1) Le chevalier *Marin* a traduit ainsi cet endroit dans son poëme d'*Adonis*.

E non ti basta ogn'hor'd'a nostri lumi
Lagrimosi stillar ruscelli e mari,
Ma spesso vuoi chez l'infelui amanti.
Spargano il sangue, ovè son' scarsi i pianti !

attraits de l'aimable Inès. C'est-là qu'elle apprenait aux échos des montagnes le nom de don Pèdre, ce nom que l'amour avait gravé dans son cœur. Les tendres souvenirs qui remplissaient celui du prince répondaient à la tendresse de son amante. Sans cesse elle était présente à ses yeux. Eloigné de ceux d'Inès, il la retrouvait la nuit dans la douce illusion des songes. Le jour, ses pensées ardentes volaient après elle. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, tous ses pas, tous ses plaisirs, s'il en est quelques-uns loin de ce qu'on aime, lui rappelaient son Inès. Il rejetait toute alliance; nulle beauté, nulle princesse ne pouvait toucher son cœur. Amour, ceux que tu possèdes dédaignent tout ce qui n'est pas toi! Son père voit avec douleur une passion qui éloigne le prince des nœuds de l'hyménée. L'obstination de son fils, et les murmures du peuple augmentent sa colère. L'arrêt est porté; il jure de faire périr Inès. Le barbare!

il

il se flatte d'éteindre dans son sang l'amour qu'elle inspire à don Pèdre. Comment le ciel a-t-il permis que la même main qui avait triomphé des Maures, ait pu s'armer contre une faible et malheureuse amante ! Les bourreaux la mènent en présence du roi. Il se sent ému de pitié. Mais les clameurs du peuple et les conseils d'une politique atroce le portent à être cruel. La triste Inès jette des cris de douleur et d'effroi, non qu'elle craigne pour elle-même, mais elle tremble pour le prince qu'elle adore, pour les enfans qu'elle lui laisse, gages précieux de leurs amours. Elle élève vers le ciel ses yeux baignés de larmes, ses yeux ! . . . Hélas ! le poids des fers chargeait ses mains innocentes. Elle reporte ses regards sur ses enfans qu'elle va laisser orphelins, et adresse ces paroles à leur inexorable aïeul : « Si » l'on a vu des bêtes féroces accoutu- » mées au carnage, et des oiseaux nour-

» ris de rapine se laisser toucher de
» compassion pour de faibles créatures,
» les secourir, les allaiter, comme on
» le raconte des deux frères qui fon-
» dèrent Rome ; ô vous, qui portez la
» figure et le cœur d'un homme (si l'on
» est tel pourtant en faisant mourir une
» pauvre créature qui n'a de défense que
» ses larmes, et d'autre crime que d'a-
» voir touché le cœur qu'avait choisi le
» sien), ayez pitié de ces malheureux
» petits enfans ; soyez sensible à leur
» douleur, puisque vous ne l'êtes pas à
» la mienne. Vous avez triomphé des
» Barbares, vous avez su donner la mort
» à vos ennemis, sachez aussi accorder
» la vie à l'innocence. Non, je n'ai pas
» mérité la mort. Mais si vous avez ré-
» solu de me punir, reléguez-moi dans
» les déserts glacés de la Scythie, ou
» sur les sables brûlans de l'Afrique,
» au milieu des lions et des tigres ; du
» moins je trouverai parmi ces monstres

» la pitié qu'on me refuse ici. J'y traî-
» nerai dans les pleurs ma languissante
» vie. Mon unique soin, ma seule
» consolation sera de veiller sur les
» jours de ces infortunés. Je nourri-
» rai, j'éléverai leur enfance, le cœur
» tout plein de l'objet pour qui je
» souffre tant de maux; et j'aurai du
» moins pour dernier soutien la vue
» de mes enfans et le souvenir de leur
» père ».

» A ces discours, à ces plaintes tou-
chantes, la vieillesse sévère du mo-
narque se laissait émouvoir par la pitié;
mais le peuple et les destins également
inflexibles demandaient leur victime.
Les barbares conseillers d'Alphonse,
les auteurs de l'arrêt porté contre Inès,
voyant le roi ébranlé, n'ont pas honte
de tirer leurs épées contre une femme.
Monstres! vous vous dites des cheva-
liers, et vous devenez des bourreaux!
Livrés à leur aveugle rage, sans re-

mords de leur lâcheté, sans crainte d'un Dieu vengeur, ils plongent le fer dans ce col d'albâtre ; ils déchirent ce sein inondé de larmes, chef-d'œuvre de la nature et de l'amour, idolâtré par le malheureux don Pèdre. C'est ainsi qu'autrefois le féroce Pyrrhus leva le glaive sur la belle Polixène ; elle était l'unique consolation d'une mère accablée d'années. Mais l'ombre d'Achilles la condamnait. Elle tourna ses yeux mourans vers sa mère évanouie de douleur, et semblable à la brebis timide qui tombe en sacrifice, elle reçut le coup mortel. Soleil, qui te détournas avec horreur de la table sacrilége où Thieste fut abreuvé du sang de ses enfans par le barbare Atrée ; soleil, peux-tu éclairer aujourd'hui un spectacle non moins horrible ! le meurtre de l'innocente Inès a souillé ta lumière ; et vous, témoins de sa mort, lieux funestes qui avez entendu sortir de sa bouche avec son der-

nier soupir le nom de son fidèle don Pèdre, répétez long-temps ce nom, et les plaintes de la mourante Inès. Inès meurt; et comme on voit la fleur moissonnée avant le temps se sécher et se flétrir sous les mains qui l'ont abattue, ainsi la mort vient obscurcir les attraits de cette malheureuse amante. Les couleurs de la vie et de la beauté s'effacent sur son visage, et ses roses disparaissent sous la pâleur du trépas. Les nymphes du *Mondégo* la pleurèrent long-temps. Les larmes qu'elles répandirent se changèrent en une fontaine que l'on appelle encore aujourd'hui la *Fontaine des Amours* (1), monument lugubre qui rappellera à la dernière postérité la

(1) On voit encore aujourd'hui dans une ancienne maison royale voisine de Mondégo, la *Fontaine des Amours*. C'est une tradition vulgaire que cette fontaine était le rendez-vous de don Pèdre et d'Inès.

mémoire d'Inès et de son amant». *Lusiade, chant III, traduction de la Harpe.*

Je me mis en route le 22 juin pour Lisbonne sous la conduite d'un muletier. Le soir avant mon départ, j'eus la visite du révérend père abbé et de plusieurs des principaux moines du couvent. Le premier m'envoya un présent de confitures sèches et de savonnettes ambrées, dans des boîtes arrangées avec tout le goût possible par des religieuses bernardines.

Mon voyage d'Alcobaça à Lisbonne n'offre rien d'intéressant. Le pays que je traversai était assez agréable, le sol fertile et très-bien cultivé, mais les auberges mauvaises comme à l'ordinaire; et cependant, au dire de leurs propriétaires, c'étaient des palais en comparaison de celles des autres provinces du royaume.

Janvier 23. Nous rencontrâmes un

grand nombre de paysans occupés à réparer le chemin. Les bords en étaient plantés d'oliviers dont le produit est employé à l'entretien de la route. On y a établi de distance en distance des cadrans solaires de forme sphérique et des citernes pour la commodité des voyageurs.

Plus nous approchions de Lisbonne, plus nous nous appercevions de l'influence de cette capitale sur l'esprit, les mœurs et l'aisance des habitans voisins. Nous atteignîmes vers une heure *Villa-Franca*, brûlés du soleil aux rayons duquel nous avions été continuellement exposés depuis cinq heures du matin. Nous trouvâmes tous les habitans de ce village faisant la sieste, et ce ne fut qu'avec une difficulté extrême que nous parvînmes à nous procurer quelques rafraîchissemens.

A cinq heures, nous nous embarquâmes sur le Tage dans un grand ba-

teau passager, et nous fîmes voile pour Lisbonne. Le bateau contenait environ cinquante personnes, divisées malheureusement en deux classes comme dans le reste du globe terrestre, les riches et les pauvres. Ceux-ci entassés au fond de cale étouffaient de chaud ; ceux-là commodément assis dans une chambre pratiquée sur le pont respiraient un air libre. Ainsi va ce pauvre monde ! Vers les sept heures un des mariniers sonna les complies, et chacun fit dévotement sa petite prière à Dieu.

Parmi les passagers se trouvait un personnage qui devait être quelque chose de mieux que son habillement ne l'annonçait. Pieds nuds, barbe longue, scapulaire de pélerin autour d'un mauvais habit persan, environ trente-six ans, taille médiocre, mais bien proportionnée, teint basané, tel est son signalement. Je reconnus à son accent

qu'il était Espagnol. Il y avait quelque chose dans ses manières qui m'intéressait singulièrement. Son maintien était calme, et portait l'empreinte de ce caractère modeste et mâle que nous admirons dans l'homme aux prises avec la fortune. Il émut vivement ma sensibilité, et me pénétra d'estime pour lui. Pourquoi faut-il que le hasard m'ait placé à une aussi grande distance de cet homme ? Le malheureux aurait toujours un habit pour le couvrir et une crusade dans sa bourse.

Arrivés à Lisbonne, je le priai de me permettre de payer son passage. Il me remercia, en me disant : « J'ai de » quoi l'acquitter. Il est vrai que mon » vêtement annonce la pauvreté (il » laissa tomber en même temps ses » regards sur ses pieds nuds), et vous » avez dû être surpris de me voir pren- » dre place à côté de vous ; mais le

» mérite ou le démérite d'un Castillan
» consiste dans ses actions et non dans
» ses habits ».

Fin du Tome premier.

627808